Jiddu Krishnamurti

PARIS 1961

Traduit de l'anglais par
Krishnamurti Writing Inc

1962
Éditions La Colombe

SOMMAIRE

4ème de couverture

Il est évident que nous entrons dans une ère de mouvements, de changements, d'incessantes remises en question, qui a besoin d'hommes neufs, d'esprits affranchis du passé, de psychismes capables de se rénover totalement, car les problèmes inattendus et complexes qui naissent avec notre époque ne pourront pas trouver leurs solutions dans les valeurs élaborées au cours des siècles. Mais s'il est vrai que ces problèmes extérieurs sont apparents, ils ne sont qu'un aspect de l'humain. La façon dont l'homme se pense est conditionnée par des représentations de l'Univers, par des rapports entre la conscience et l'existant, par des philosophies, par le prestige des religions, par des cosmogonies, des symboles, des interprétations qui exigent, selon Krishnamurti, une révision déchirante des fondements mêmes de la pensée, un plongeon dans la source même de notre conscience d'être, là où peut et doit se produire la mutation psychique qu'appelle l'Humain en gestation.

Cette rénovation, dit J. Krishnamurti, consiste à voir... l'ensemble, la totalité de la conscience, qui inclut non seulement le superficiel, la conscience claire, mais encore ce qui est caché, les plus profonds résidus de la mémoire raciale...

Si la peur ne nous paralyse pas, ce voyage à travers tout ce qui constituait notre pensée peut nous faire débarquer au delà du psychisme, dans la perception claire du monde et de nous-mêmes. Il se peut, alors, qu'une extraordinaire révolution se produise en nous, une mutation dont nous n'imaginions, pas la nature, ni les conséquences, car personne comme Krishnamurti n'a pénétré avec autant de courage le problème essentiel de la rénovation de l'être humain.

Glossaire

Certains mots — et parmi les plus importants — qui reviennent souvent dans l'expression de Krishnamurti, n'ont pas d'équivalents exacts en français, et d'ailleurs, même en anglais, ne trouvent leur pleine acception que par le contexte.

MIND. — Se traduit tantôt esprit en tant que faculté de penser, tantôt psychisme ou conscience, car Krishnamurti explique que le « mind » est l'ensemble du penser, du sentir et de tout ce qui constitue notre état de conscience, y compris le subconscient et l'inconscient, les mémoires ancestrales, les souvenirs enfouis, bref, ce qui est obscur en nous et qu'il nous invite à explorer. « Mind », en somme, est notre état de conscience.

TO BREAK THROUGH. — Passer au travers, briser la coque psychique dans laquelle la conscience s'enferme comme dans un cocon. Krishnamurti affirme que l'on peut « break through », c'est-à-dire que la conscience peut briser sa coque psychique, de telle sorte que celle-ci ne l'enferme plus.

RIGHT THINKING. — Penser juste. C'est penser à la chose telle qu'elle est, au fait lui-même, et non à l'image que nous nous en faisons.

TO LEARN. — Apprendre, mais pas dans le sens habituel qui veut dire accumuler du savoir, des connaissances. On apprend ce qu'est une chose ou un être lorsque, dans un état d'observation impartiale et passionnée qui est amour, on le suit dans son mouvement.

ALONENESS. — Ne peut se traduire réellement ni par solitude, ni par isolement, ni par esseulement. C'est l'état d'individuation réelle, où la conscience ne doit plus rien aux éléments collectifs, sociaux qui constituaient le moi (le moi étant un assemblage d'identifications à des données collectives qui résultent de l'hérédité, du milieu, de l'éducation, etc.). Dans l'état de « aloneness » la conscience véritablement individuelle a rompu avec le social et, par conséquent, a retrouvé l'universel. Loin de se sentir isolée, elle communie avec la vie.

SELF-KNOWING. — Se distingue de « self-knowledge » qui est la connaissance de soi et peut se prêter à un malentendu, si l'on veut y voir un état où l'on se dit: « je me connais ». Le « self-knowing » est un mouvement, une auto-perception, une prise de conscience de ce que l'on est en fait, et dans l'instant : en somme, une vision instantanée de soi en acte, à la façon « dont un miroir ne ment pas lorsqu'il vous révèle votre vrai visage ».

BACKGROUND. — Littéralement : l'arrière-plan de conscience : les cléments du passé qui conditionnent l'état de conscience : origines, éducation, expériences, etc...

1ère causerie
Paris, le 5 septembre 1961

Il est toujours difficile, il me semble, de communiquer, les uns avec les autres, lorsqu'il s'agit de choses sérieuses, et c'est particulièrement vrai, à ces réunions, parce que vous êtes de langue française et que je dois parler anglais. Mais je crois que nous pourrons communiquer assez clairement si nous ne demeurons pas à un niveau purement verbal. Les mots ont pour but de communiquer, de transmettre quelque chose, mais, en eux-mêmes, ne sont pas ce qu'il y a de plus important. La plupart d'entre nous, je le crains, demeurent au niveau verbal, et, par conséquent, la communication devient beaucoup plus difficile, parce que ce dont nous voulons parler se situe aussi au niveau intellectuel et émotionnel. Nous voulons communiquer d'une façon globale, compréhensive, et à cet effet, il nous faut une approche verbale, émotionnelle et intellectuelle. Faisons donc ensemble ce voyage, avançons ensemble, et examinons nos problèmes d'une façon compréhensive, ce qui est extrêmement difficile.

Tout d'abord, celui qui parle n'est pas ici en tant qu'Hindou et il ne représente pas l'Orient, bien qu'il soit né en un certain lieu et qu'il ait un certain passeport. Nos problèmes sont des problèmes humains, et, comme tels, n'ont pas de frontières. Ils ne sont ni hindous, ni français, ni russes, ni américains. Nous cherchons ici à comprendre la totalité du problème humain, et j'emploie ce mot « comprendre » dans un sens très défini. La compréhension ne se produit pas par l'emploi de paroles, pas plus que par un accord ou un désaccord après discussion. Si nous voulons comprendre ce qui est dit ici, nous devons le considérer sans préjugés, sans douter ni accepter, mais tout simplement écouter.

Or, pour écouter, et c'est tout un art, il nous faut avoir un certain sentiment de calme dans le cerveau. Le cerveau chez la plupart d'entre nous est en incessante activité ; il réagit à la provocation d'un mot, d'une idée ou d'une image, et ce processus constant de réponses à des provocations n'engendre pas la compréhension. Ce qui permet la compréhension, c'est d'avoir un cerveau très tranquille. Le cerveau, l'instrument qui pense, qui réagit, est, en somme, l'entrepôt de la mémoire, le résultat du temps et de l'expérience, et il ne peut pas y avoir de compréhension si cet instrument est perpétuellement agité, en train de réagir, de comparer ce qu'on dit avec ce qui a déjà été emmagasiné. Écouter, si vous me permettez de vous le faire observer, ne consiste pas à approuver, à condamner ou à interpréter, mais à examiner un fait totalement, d'une façon compréhensive. A cet effet, le cerveau doit être très tranquille, mais aussi extrêmement vivant, capable de fonctionner d'une façon correcte et raisonnable, et non pas sentimentale ou émotionnelle. Alors seulement, pourrons-nous aborder les problèmes de l'existence humaine en tant que processus total et non d'une façon fragmentaire.

Ainsi que nous le savons, les politiciens de ce monde régissent, malheureusement, nos affaires. Nos vies mêmes dépendent probablement d'un nombre restreint de politiciens, français, anglais, russes, américains, ou indiens, et c'est très triste, mais c'est un fait. Et le politicien ne se préoccupe que de ce qui est immédiat : son pays, sa carrière personnelle, sa politique, son idéal national. Le résultat est l'immédiat problème de la guerre, le conflit entre l'Est et l'Ouest, le communisme en lutte avec le capitalisme, le socialisme contre toute autre forme d'autocratie. Ainsi, le problème immé-

diat qui nous talonne est celui de la guerre et de la paix, ainsi que celui de prendre nos vies en main de façon à n'être pas écrasés par ces énormes processus historiques.

Mais je crois qu'il serait grandement dommage que de nous intéresser qu'à l'immédiat : à la position française en Algérie, à ce qui pourrait se passer à Berlin, à la guerre qui aura ou n'aura pas lieu, à la façon de nous tirer d'affaire, et de survivre. Ces problèmes sont ceux que nous imposent les journaux et les diverses propagandes, mais je crois qu'il est beaucoup plus important de se demander quel est le sort du cerveau humain, de l'esprit humain. Si notre intérêt n'est capté que par l'actualité des événements, et non par la totalité du développement de l'esprit et du cerveau humains, nos problèmes ne feront que croître et multiplier.

Nous pouvons voir, n'est-ce pas, que nos psychismes, que nos cerveaux se sont mécanisés. Nous subissons des influences provenant de toutes les directions. Tout ce que nous lisons laisse son empreinte, chaque propagande nous marque, la pensée est une répétition ; et ainsi, nos cerveaux et tout notre psychisme, sont devenus des machines automatiques. Nous fonctionnons mécaniquement dans notre travail ; nos relations réciproques sont mécaniques, et nos valeurs sont uniquement traditionnelles. Les calculatrices électroniques ne sont pas très différentes de l'esprit humain, à cela près que nous sommes un peu plus inventifs qu'elles, parce que c'est nous qui les avons construites. Mais elles fonctionnent de la même façon que nous, au moyen de réactions, de répétitions et de mémoire. Et tout ce que nous souhaitons apparemment, c'est de faire fonctionner sans à-coups et sans dérangement ce mécanisme enraciné dans des habitudes et des traditions.

C'est peut-être ainsi que finira la vie humaine. Tout cela n'implique aucune liberté, n'est-ce pas, mais uniquement une recherche de sécurité. Les riches veulent leur sécurité, les pauvres qui, en Asie, ont à peine un repas par jour, eux aussi aspirent à une sécurité, et la réponse de l'esprit humain à toute cette souffrance est purement mécanique, routinière, indifférente.

Ainsi, la question urgente est : comment libérer le cerveau et l'esprit ? Car s'il n'y a pas de liberté, il n'y a pas de créativité. Il existe des inventions mécaniques, il sera possible peut-être d'aller dans la Lune, de trouver de nouveaux moyens de locomotion, et ainsi de suite. Ce ne sont pas là des créations, ce sont des inventions. Il n'y a création que s'il y a liberté. La liberté n'est pas un simple mot ; le mot est tout à fait autre chose que l'état réel qu'il désigne. On ne peut davantage faire de la liberté un idéal, car un idéal n'est qu'un ajournement. Donc ce que je vous propose d'examiner au cours de ces causeries, c'est s'il est possible de libérer l'esprit et le cerveau. Simplement affirmer que c'est possible ou que cela ne l'est pas, est oiseux. Mais ce que nous pouvons faire, c'est découvrir en nous-mêmes, si, par l'expérience, par la connaissance de nous-mêmes, par une enquête, par une intense recherche, la chose est possible. Et cela exige une capacité de raisonner, de sentir, de rompre avec la tradition et de démolir tous les murs que nous avons construits pour notre sécurité. Si nous ne sommes pas disposés à faire cela depuis cette première causerie jusqu'à la dernière, je crois que vous perdrez votre temps en venant ici. Les problèmes auxquels nous faisons face sont graves : ce sont les problèmes de la peur, de la mort, de l'ambition, de l'autorité, de la méditation, et d'autres encore. Chaque problème doit être abordé en tant que fait actuel, non émotionnellement, intellectuellement ou sentimentalement, et cela requiert une pensée précise et une grande énergie. Alors seulement pourrons-nous poursuivre chaque enquête jusqu'à son terme et découvrir l'essence des choses. C'est cela qui me paraît être l'essentiel.

Si nous observons, non seulement les événements extérieurs mais aussi ce qui se passe intérieurement en nous, n'est-ce pas, que nous sommes esclaves de l'autorité. Pendant des siècles, nous avons été façonnés par la propagande, afin que nous deve-

nions chrétiens, bouddhistes, communistes ou autre chose ; mais pour trouver la vérité, il ne faut assurément appartenir à aucune religion, quelle qu'elle soit, Il est très difficile de ne se laisser embrigader par aucun modèle d'action ou de pensée. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de n'appartenir absolument à rien, si vous avez rejeté complètement la croyance traditionnelle en Dieu (ce qui ne veut pas dire être athée car c'est aussi stupide que de croire), mais de rejeter l'influence de l'Église avec sa propagande bi-millénaire.

Il n'est pas facile non plus de dénier notre qualité de Français, d'Hindou, de Russe ou d'Américain : peut-être est-ce même encore plus ardu. Il est assez facile de rejeter quelque chose si l'on sait où ce déni peut mener ; cependant on ne fait que passer d'une prison à une autre. Mais si vous refusez toutes les prisons, sans savoir où cela peut vous mener, alors vous vous trouvez tout seul. Et il me semble qu'il est essentiel de se trouver complètement seul, hors de toute influence, car alors seulement peut-on découvrir par soi-même ce qui est vrai, non seulement en ce monde d'existence quotidienne, mais ce qui est vrai au delà des valeurs de ce monde, au delà de la pensée et de la sensation, au delà de toute mesure. Alors seulement saurons-nous s'il existe une réalité au delà de l'espace et du temps ; et cette découverte est création. Mais pour découvrir ce qui est vrai, il faut ce sens d'esseulement, de liberté. Vous ne pouvez pas voyager loin si vous êtes attaché à quoi que ce soit, à votre pays, à vos traditions, à vos façons habituelles de penser. C'est comme être attaché à un poteau.

Donc, si vous voulez découvrir ce qui est vrai, il vous faut rompre toutes vos attaches et explorer non seulement l'extérieur, vos relations avec les choses et les personnes,

mais vous voir intérieurement aussi ; tout cela constitue la connaissance de soi : non seulement la connaissance de la conscience de surface, éveillée, mais aussi celle de l'inconscient, des recoins cachés du cerveau et du psychisme. Cela exige une observation constante, et si vous consentez à vous observer ainsi, vous verrez qu'il n'y a pas, en vérité, de division entre l'extérieur et l'intérieur, car la pensée, telle une marée, va et vient, au-dehors et au-dedans. Ce double mouvement est le processus unique de la perception de soi. Vous ne pouvez pas rejeter le monde extérieur, car vous n'êtes pas quelque chose qui existe indépendamment de lui. Le problème du monde est votre problème, l'extérieur et l'intérieur sont les deux faces d'une même monnaie. L'ermite, le moine et les personnes qui rejettent le monde, ne font que s'évader, avec leurs disciplines et leurs superstitions, dans leurs propres illusions.

Nous pouvons voir qu'extérieurement, nous ne sommes pas libres. Dans notre travail, dans nos religions, dans nos pays, dans nos rapports avec nos femmes, nos maris, nos enfants, dans nos idées, nos croyances et nos activités politiques, nous ne sommes pas libres. Intérieurement non plus, nous ne sommes pas libres, parce que nous ne savons pas quels sont nos mobiles, nos pulsions, nos impératifs, nos exigences inconscientes. Il n'y a donc de liberté ni extérieure ni intérieure : c'est un fait. Mais, avant toute recherche, il nous faut réellement « voir » ce fait, ce que la plupart d'entre nous refusent de faire. Nous le maquillons, nous le recouvrons de mots, d'idées. Le fait réel est que psychologiquement, aussi bien qu'extérieurement, nous sommes avides de sécurité. Extérieurement, nous voulons assurer notre emploi, notre situation, notre prestige, nos relations ; et intérieurement, nous recherchons la même sécurité ; et si une de nos forteresses est détruite, nous en édifions une autre.

Nous rendant compte de cette situation extraordinairement complexe dans laquelle vivent nos cerveaux et nos psychismes, comment pouvons-nous en briser le cercle ? J'espère vous avoir fait sentir l'impasse dans laquelle nous sommes parvenus. La question est : affrontons-nous jamais réellement un fait ? Le fait est le suivant : le cerveau et le psychisme sont à la recherche d'une sécurité. Or, quel que soit l'aspect

de celle-ci, la peur est inévitable. Nous ne regardons jamais ce fait en face ; nous disons que nous n'y pouvons rien, ou nous nous demandons comment nous débarrasser de la peur ; tandis que si nous l'abordons face à face, sans essayer de le fuir, de l'interpréter ou de le transformer, alors le fait agira de lui-même.

Je ne sais pas si psychologiquement vous êtes allés aussi loin, si vous avez vécu une telle expérience, car il me semble que la plupart d'entre nous ne se rendent pas compte à quelle profondeur nos cerveaux et nos psychismes se sont mécanisés ; et nous ne nous sommes pas demandé s'il est possible de voir ce fait en face, complètement, avec intensité.

Soyons très clairs, je vous prie, sur ce point : je ne cherche à vous convaincre de rien ; ce serait trop puéril. Nous ne sommes pas, ici, en train de faire de la propagande ; nous laissons cela aux politiciens, aux Églises, à tous ceux qui ont quelque chose à vendre. Nous ne vendons pas de nouvelles idées, parce que les idées n'ont aucun sens : nous pouvons jouer avec elles intellectuellement, mais elles ne mènent nulle part. Ce qui a un réel contenu, ce qui est vital, c'est de faire face à un fait, et ce fait est que notre psychisme, que tout notre être, depuis des siècles, a été mécanisé. Toute pensée est mécanique, et pour être conscient de ce fait, pour aller au delà, il faut d'abord le voir.

Or, comment peut-on entrer en contact, émotionnellement, avec un fait ? Intellectuellement, je peux dire que je sais que je bois et que, physiquement, émotionnellement et psychologiquement, il est mauvais de boire ; et pourtant, je continue à le faire. Mais entrer en contact émotionnellement avec le fait est une toute autre chose, car alors ce contact émotionnel a une action en soi. Vous savez comment, si vous conduisez longtemps sur une route, il peut vous prendre une envie de dormir. Vous vous dites : « Je dois me secouer », mais vous continuez à conduire. Un peu plus tard, s'il vous arrive de passer dangereusement près d'une autre voiture, il se produit, d'une façon soudaine, un contact émotionnel direct, et aussitôt vous vous éveillez tout à fait, vous vous rangez sur le côté de la route et vous prenez le repos dont vous avez besoin. Avez-vous jamais vu, soudainement, un fait, de cette façon ? Etes-vous entré en contact avec lui totalement, complètement ? Avez-vous jamais réellement vu une fleur ? J'en doute ; parce que nous ne regardons pas la fleur, en vérité ; ce que nous faisons c'est, tout de suite, la situer dans une catégorie, lui donner un nom, dire que c'est une rose, sentir son parfum, la trouver belle et la mettre de côté, dans le déjà connu. Le nom, la classification, l'opinion, le jugement, le choix ; tout cela vous empêche de réellement la regarder.

De même, pour entrer émotionnellement en contact avec un fait, on ne doit pas le nommer, le mettre dans une catégorie, le juger. Il doit y avoir cessation de toute pensée, de toute réaction. Alors seulement vous pouvez « voir ». Essayez donc, un jour, de regarder une fleur, un enfant, une étoile, un arbre, ou tout autre chose, sans mettre en œuvre tout le processus de la pensée, et alors vous verrez bien davantage. Alors, il n'y aura pas l'écran des mots entre vous et le fait, et par conséquent, il y aura un contact immédiat et direct avec lui. Pendant des siècles nous avons été entraînés à évaluer, condamner, approuver, classer par catégories. Prendre conscience de tout ce processus, c'est commencer à voir un fait.

Notre vie entière est, à présent, limitée dans le temps et l'espace, et nous sommes embourbés dans des problèmes immédiats. Nos emplois, nos relations, les problèmes de la jalousie, de la peur, de la mort, de la vieillesse, etc., remplissent notre vie ; et le psychisme, le cerveau sont-ils capables de passer au travers de tout cela ? Je dis que oui, parce que j'en ai fait l'expérience, parce que je suis allé dans les plus grandes profondeurs du psychisme, et que j'ai passé au travers. Mais vous ne devez pas simplement accepter ce qui vient d'être dit, car toute acceptation est sans aucune valeur. La

seule chose qui ait de la valeur, c'est que vous aussi entrepreniez ce voyage ; mais, à cet effet, il faut qu'il y ait liberté dès le départ ; il faut qu'il y ait la volonté de découvrir ; non pas d'accepter ou de douter, mais de découvrir. Alors vous verrez, au fur et à mesure que vous approfondirez la question, que l'esprit peut être libre ; et seul un esprit ainsi libre peut découvrir ce qui est vrai.

Peut-être que quelques uns d'entre vous voudraient poser des questions sur ce qui vient d'être dit. Voyez-vous, poser des questions est difficile. Pour bien poser une question, il vous faut connaître votre problème. La plupart d'entre nous ne connaissent pas leurs problèmes ; nous en effleurons la surface, mais n'attaquons pas le problème lui-même, de sorte que nous posons mal nos questions. Si nous pouvions nous entretenir sur des points précis, ce serait même amusant ; on apprend beaucoup plus en jouant avec des problèmes bien posés qu'en étant mortellement sérieux au sujet de choses superficielles, comme le sont tant de personnes.

UN AUDITEUR : Comment peut-on entrer émotionnellement en contact avec un fait ?

KRISHNAMURTI : Pour entrer en contact direct avec quoi que ce soit, il faut une approche totale, qui ne soit pas uniquement intellectuelle, émotionnelle ou sentimentale. Cela exige une totale compréhension.

UN AUDITEUR : Ne devons-nous pas être attentifs au processus de dualité qui se poursuit en nous, et n'est-ce pas cela la connaissance de soi ?

KRISHNAMURTI : Nous venons d'employer les mots : « attentifs », « dualité » et « connaissance de soi ». Examinons ces expressions une à une, car si nous ne les comprenons pas, toutes trois, nous ne pourrons pas communiquer les uns avec les autres.

Que veut dire : être attentif ? Veuillez, je vous prie, suivre ce que j'ai à dire, car je ne cherche pas à ergoter, je veux que nous soyons sûrs de comprendre de la même façon les mots que nous employons. Il se peut que vous leur donniez un sens et moi un autre. Pour moi, dans le fait de prêter une pleine attention, il n'y a ni concentration, ni exclusion. Vous savez comment on oblige un écolier qui veut regarder par la fenêtre, à se pencher sur son livre ; mais ce n'est pas cela l'attention. L'attention consiste à voir ce qui se passe hors de la fenêtre et aussi ce qui est en face de vous. Et observer, sans exclusions, est très difficile.

Et que voulez-vous dire par : « processus de dualité » ? Nous savons qu'un tel processus existe : le bien et le mal, la haine et l'amour, et ainsi de suite ; et être attentif à ces opposés est très difficile, n'est-ce pas ? Mais pourquoi établissons-nous ce processus de dualité ? Existe-t-il en réalité ou est-il une invention du cerveau qui cherche à fuir les faits ? Supposons que je sois jaloux ou violent ; cela me gêne, je suis mécontent ; alors je me dis : je ne dois pas être jaloux — ou violent, selon le cas — ce qui est une façon de fuir le fait, n'est-ce pas ? L'idéal est une invention du cerveau en vue de s'évader de « ce qui est », et ainsi s'établit une dualité. Mais si je fais face complètement au fait que je suis jaloux, il n'y a pas de dualité. Faire face au fait veut dire pénétrer dans la totalité de ce qu'impliquent la violence et la jalousie ; et alors, ou bien je trouve que cet état me plaît, et dans ce cas le conflit doit continuer, ou au contraire, je découvre sa pleine signification, et je suis libre du conflit.

Et ensuite, qu'entendons-nous par « connaissance de soi » ? Que veut dire se connaître soi-même ? Est-ce que je me connais ? Le moi est-il une chose statique ou est-il toujours changeant ? Puis-je me connaître moi-même ? Est-ce que je connais ma femme, mon mari, mon enfant, ou est-ce que je ne connais que l'image que mon esprit a créée ? Après tout, il m'est impossible de « connaître » une chose vivante ; je ne peux pas réduire une chose vivante à une formule ; tout ce que je peux faire, c'est

la « suivre », où qu'elle me mène ; et si je la suis, je ne peux jamais dire que je la connais. Ainsi, la connaissance de soi consiste à « suivre » le moi, à suivre toutes les pensées, tous les sentiments, tous les mobiles, et à ne jamais, fût-ce pendant un instant, se dire qu'on les « connaît ». On ne peut connaître que ce qui est statique, mort.

Vous voyez donc la difficulté des trois expressions que comporte votre QUESTION : attention, dualité, connaissance de soi. Si vous pouvez comprendre tous ces mots et aller plus loin, au delà d'eux, alors vous saurez pleinement ce que veut dire faire face à un fait.

UN AUDITEUR : Existe-t-il un moyen d'établir le silence dans l'esprit ?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, quand vous posez cette question, vous rendez-vous compte que vous avez l'esprit agité ? Vous rendez-vous compte que votre esprit n'est jamais silencieux, qu'il bavarde sans arrêt ? C'est un fait. L'esprit est sans cesse en train de parler, soit à quelqu'un, soit à lui-même. Il est actif tout le temps. Pourquoi pose-t-on une question telle que la vôtre ? Veuillez élucider cela avec moi. Si c'est parce que vous êtes partiellement conscient du bavardage et que vous voulez vous en débarrasser, vous pouvez aussi bien prendre une drogue, une pilule, et plonger l'esprit dans le sommeil. Mais si vous enquêtez réellement et voulez savoir pourquoi l'esprit bavarde, le problème est entièrement différent. Dans le premier cas on s'évade, dans le second on suit le bavardage jusqu'au bout.

Et pourquoi l'esprit bavarde-t-il ? Par ce mot bavardage, nous entendons dire, n'est-ce pas, que l'esprit est toujours occupé à quelque chose, avec la radio, avec ses problèmes, sa profession, ses visions, ses émotions, ses mythes. Or, pourquoi est-il occupé et qu'arriverait-il s'il ne l'était pas ? Avez-vous jamais essayé de n'être pas occupé ? Dans ce cas, vous avez pu constater que lorsque le cerveau n'est pas occupé, la peur est là, parce que cela veut dire que vous êtes seul. Si vous vous trouvez sans occupation, l'expérience est très douloureuse, n'est-ce pas ? Avez-vous jamais été seul ? J'en doute. Vous pouvez vous promener seul, être assis, seul, dans un autobus, ou être seul dans votre chambre, mais votre esprit est toujours occupé, vos pensées sont constamment avec vous. La cessation de toute occupation, c'est découvrir que vous êtes complètement seul, isolé, et c'est une chose redoutable, et alors l'esprit continue à bavarder, à bavarder, à bavarder.

Paris, le 5 septembre 1961

2ème causerie
Paris, le 7 septembre 1961

Je voudrais m'entretenir avec vous de la question de l'autorité et de la liberté. Et je voudrais pénétrer cette question profondément, parce que je sens qu'il est très important de comprendre l'entière anatomie de l'autorité.

Donc, tout d'abord, je voudrais spécifier que je ne parle pas d'une façon académique, superficielle, verbale ; mais, si nous sommes réellement sérieux, je crois que, par l'acte même d'écouter correctement, survient non seulement une compréhension, mais aussi une libération de l'autorité, immédiatement. Après tout, le temps ne libère l'esprit de rien. La liberté n'est possible que lorsqu'il y a perception directe, complète compréhension, sans effort, sans contradiction, sans conflit. Une telle compréhension libère l'esprit immédiatement de tout problème qui pèse sur lui. Si nous suivons le problème et voyons jusqu'où l'esprit peut y pénétrer, radicalement, totalement, nous serons alors libérés de ce fardeau.

Je ne sais pas si vous avez pensé très profondément à cette question de l'autorité. Dans ce cas, vous devez savoir que l'autorité détruit la liberté, étouffe la création, engendre la peur, et, en vérité, mutile toute pensée. L'autorité implique un conformisme, une imitation, n'est-ce pas ? Il n'y a pas seulement l'autorité extérieure du gendarme, la loi, qui, jusqu'à un certain point, est compréhensible, mais il y a l'autorité intérieure du savoir, de l'expérience, de la tradition, la soumission à un modèle

de comportement, de conduite, etc.. élaboré par la société, par un maître.

Nous traiterons uniquement de la compréhension de l'autorité intérieure, psychologique : nous traiterons de la psyché qui établit un modèle d'autorité pour sa propre sécurité.

Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, à travers les âges, les êtres humains se sont appuyés sur autrui pour établir leurs règles de conduite ? Nous voulons, n'est-ce pas, que l'on nous dise quoi faire, comment nous comporter, quoi penser, comment agir en certaines circonstances. La recherche d'une autorité est constante, car la plupart d'entre nous craignent de se détourner du droit chemin, craignent d'aller vers une faillite. Le succès est pour nous un objet de culte, et l'autorité offre le succès. Si vous adoptez un certain mode de conduite, dit-on, si vous vous disciplinez selon certaines idées, vous parviendrez à trouver le salut, la réalisation de vous-même, la liberté. Selon moi, l'idée qu'une discipline, une réglementation, une contrainte, une imitation, un conformisme, puisse jamais conduire à la liberté est totalement absurde. Il est évident que l'on ne peut pas mutiler l'esprit, le façonner, le tordre, et, par ce processus, trouver la liberté. Le façonnement et la liberté sont incompatibles, ils s'excluent l'un l'autre.

Or, pourquoi le psychisme et le cerveau humains cherchent-ils toujours un modèle auquel se conformer ? permettez-moi de dire ici que mon explication sera sans valeur, qu'elle n'aura aucun sens du tout, si vous n'êtes pas, chacun de vous, conscient de votre propre inclination à suivre : à suivre une idée ou un maître. Mais si l'explication éveille séance tenante votre propre perception de l'état de votre psychisme, alors les mots auront un contenu.

Ne résulte-t-il pas du besoin que l'on a d'une certitude, d'une sécurité ? Il est certain que le désir de sécurité est le mobile qui se trouve à l'arrière-plan de cette soif d'adhérer à quelque chose. Ce qui implique, n'est-ce pas, le sentiment que, grâce à une réussite, grâce à un conformisme, on évitera toute peur. Mais, est-ce que cela existe, la sécurité intérieure ? La recherche même d'une sécurité est déjà de la peur. Extérieurement, il peut être nécessaire d'avoir un certain degré de sécurité : une maison, trois repas par jour, des vêtements et le reste, mais, intérieurement, est-ce qu'il existe une sécurité ? Êtes-vous en sécurité dans votre famille, dans vos relations les uns avec les autres ? Vous n'osez pas le mettre en doute, n'est-ce pas ? Vous admettez qu'il en est ainsi, c'est devenu une tradition, une habitude, mais dès l'instant que vous remettez en question vos relations avec votre mari, votre femme, votre enfant, votre voisin, ce doute même devient dangereux.

Nous tous, sous une forme ou une autre, cherchons une sécurité, et, à cet effet, il nous faut une autorité. Et ainsi nous disons que Dieu existe qui, tout le reste venant à manquer, sera notre ultime sécurité. Nous nous accrochons à certains idéaux, à des espoirs, à des croyances qui nous assureront une permanence maintenant et dans l'au-delà. Mais, la sécurité, est-ce que cela existe ? Et je pense que chacun de nous doit faire cette découverte, livrer cette bataille, clairement comprendre cette QUESTION : la sécurité, est-ce que cela existe ?

Extérieurement, il n'y a guère de sécurité, de nos jours. Les choses changent si rapidement ! Il y a, en mécanique, de nouvelles inventions, des bombes atomiques et dans le collectif des révolutions sociales, surtout en Asie, les menaces de guerre, le communisme, etc.. Mais ce qui menace notre sécurité intérieure provoque en nous une bien plus grande résistance. Lorsque vous croyez en Dieu, ou en quelque forme de permanence intérieure, il est à peu près impossible de briser cette croyance. Aucune bombe atomique ne brisera votre croyance, car, en cet espoir, vous avez pris racine. Nous nous sommes adonnés, chacun de nous, à une certaine façon de penser, et qu'elle soit vraie ou fausse, qu'elle ait quelque réalité ou raison, n'a pas l'air de compter : nous l'avons acceptée et nous nous y accrochons.

Or, transpercer tout cela, découvrir la vérité en toute cette affaire, implique une révolution bien plus grande qu'aucune révolution communiste, socialiste ou capitaliste. Cela veut dire commencer à se libérer de l'autorité et découvrir en fait qu'il n'existe rien qui soit une permanence, une sécurité intérieure ; c'est donc découvrir qu'en tout temps l'esprit doit être dans un état d'incertitude. Et nous redoutons l'incertitude, n'est-ce pas ? Nous pensons qu'un cerveau en état d'incertitude doit se détraquer, devenir mentalement malade. Malheureusement, de nombreuses personnes ont des troubles mentaux, parce qu'il leur est impossible de trouver une certitude. Les chaînes ont été brisées qui les rattachaient à leurs ancrages, à leurs croyances, à leurs idéaux, à leurs illusions, à leurs mythes, alors elles tombent malades mentalement. Un esprit réellement dans l'incertitude n'a pas de peur en lui. Seul un esprit craintif, soumis, appelle l'autorité. Et, est-il possible de voir tout cela et de mettre de côté totalement, complètement, l'autorité et la peur ?

Et qu'entendons-nous par « voir » ? Est-ce que voir n'est qu'une question d'explication intellectuelle ? Est-ce que des explications, des raisonnements, une saine logique, vous aideront à voir le fait que toute autorité, obéissance, acceptation, que tout conformisme mutile l'esprit ? Pour moi, c'est là une question très importante. Voir n'a absolument rien à faire avec des mots, avec des explications. J'ai le sentiment que l'on peut voir quelque chose directement sans aucune persuasion verbale, sans argumentation ni raisonnement intellectuel. Si vous écartez toute persuasion, toute influence (qui sont si puériles, si enfantines) qu'est-ce qui vous empêche de voir et, par conséquent, d'être libre immédiatement ? Pour moi, voir est une action de l'immédiat, non

du temps. Et par conséquent, la libération de l'autorité n'est pas de l'ordre du temps ; il ne s'agit pas de dire : je « serai » libre. Mais tant que vous prenez du plaisir en l'autorité, tant que vous trouvez le processus de l'obéissance attrayant, vous ne permettez pas à l'immédiateté du problème de devenir urgente, vitale.

Ainsi, la réalité du fait est que la plupart d'entre nous aiment le pouvoir : le pouvoir de la femme sur le mari, du mari sur la femme, le pouvoir que donne le talent, le sentiment que l'on est habile, le pouvoir que donnent l'austérité et la domination du corps. Toute forme de pouvoir est autorité, que ce soit le pouvoir du dictateur, le pouvoir politique, le pouvoir religieux, ou la domination d'une personne sur une autre. Et pourquoi ne pouvons-nous pas voir simplement et directement que le pouvoir est totalement mauvais ? J'entends par « voir » une totale compréhension, en laquelle il n'y a aucune hésitation mais une réponse complète. Qu'est-ce qui s'oppose à cette réponse complète ?

Ceci soulève la question de l'autorité, de l'expérience, du savoir, n'est-ce pas ? Après tout, pour aller dans la lune, pour construire une fusée, il faut des connaissances scientifiques, et, l'accumulation de connaissances, nous l'appelons expérience. Il est nécessaire d'avoir des connaissances concernant le monde extérieur. Vous devez savoir où vous habitez, vous devez être capables de construire et de défaire, mais ce savoir extérieur est superficiel, mécanique, simplement additif : il consiste à accumuler des découvertes. Mais ce qui arrive, c'est que ce savoir et cette expérience deviennent notre autorité intérieure. Nous pouvons rejeter l'autorité extérieure comme étant puérile, par exemple le fait d'appartenir à telle nation, à tel groupe, à telle famille, d'adhérer à telle société avec ses comportements spéciaux et ses codes, et d'autres sottises ; mais écarter les expériences que l'on a amassées soi-même, l'autorité des connaissances que l'on a accumulées soi-même, est extrêmement difficile.

Je ne sais pas si vous avez jamais pénétré ce problème, mais, dans ce cas, vous verrez qu'un esprit qui est surchargé, lourd de savoir et d'expérience, n'est pas un esprit innocent, jeune ; il est vieux, en décomposition, et ne peut jamais aborder librement, pleinement, totalement, quoi que ce soit de vivant. Et aujourd'hui, dans le monde actuel, à l'intérieur et à l'extérieur à la fois, un esprit neuf, un esprit frais, un esprit jeune est requis d'urgence, pour s'attaquer à tous nos problèmes : non pas à un problème spécifique, de science, de médecine, de politique ou d'autre chose, mais à l'ensemble des problèmes humains. Un esprit vieilli est las, mutilé, mais un esprit jeune voit vite, sans déformations, sans illusions. C'est un esprit ardent, décidé, qui n'est pas captif du savoir accumulé, qui n'est pas entraîné par l'expérience passée.

Après tout, qu'est-elle, cette expérience qui nous donne un tel sentiment de noblesse, de sagesse, de supériorité ? L'expérience est, évidemment, la réponse de toutes nos accumulations psychologiques à des provocations. Mais, puisque cette réponse est conditionnée par ces accumulations, celles-ci se trouvent renforcées par chaque nouvelle expérience. Si vous êtes l'habitué d'une église, le dévot d'une certaine secte, d'une certaine religion, vous avez des expériences, des visions qui sont conformes à vos dispositions d'esprit et ne font que les renforcer, n'est-ce pas ? Et ce conditionnement, cette propagande religieuse, qu'elle soit vieille de deux mille ans ou toute récente, façonne nos esprits, influence les réponses de nos cerveaux. Vous ne pouvez pas nier ces influences, elles sont là. Qu'elles soient d'inspiration communiste, socialiste, catholique, protestante ou hindoue, des douzaines, des centaines d'influences ne cessent de se déverser en vous, que vous en soyez conscients ou non, et elles façonnent, elles dominent votre esprit. Donc, l'expérience ne libère pas l'esprit, ne le rend pas jeune, frais, innocent. C'est la destruction de toutes les accumulations psychologiques qui est nécessaire.

Comprendre cela n'est pas affaire de temps. Si vous vous donnez comme tâche de comprendre chaque influence séparément, vous serez mort, avant de les avoir toutes comprises. Mais si vous pouvez comprendre une seule influence pleinement, complètement, alors vous passez au travers de toutes les formes d'influence en les pulvérisant, mais pour comprendre une seule d'entre elles, vous devez la pénétrer totalement, complètement. Se borner à dire qu'elle est bonne ou mauvaise, noble ou ignoble, est en dehors de la question. Et pour l'explorer complètement, il faut que toute peur ait disparu. Pénétrer toute cette question de l'autorité est très dangereux, n'est-ce pas ? Être libre de l'autorité c'est inviter le danger, parce que personne ne veut vivre dans l'incertitude. Mais l'esprit qui est dans la certitude est un esprit mort ; seul l'esprit incertain est jeune, frais.

Donc, comprendre l'autorité, aussi bien l'extérieure que l'intérieure, n'est pas affaire de temps. Compter sur le temps est une des erreurs les plus stupides, un des plus grands écueils. Le temps est en réalité un ajournement qui indique que vous prenez plaisir à votre sécurité, à votre conformisme, à vos appartenances, et que tout ce que vous dites c'est : « Ne me dérangez pas, je vous prie ; je ne suis pas encore prêt à être dérangé ». Mais je ne vois pas pourquoi on ne devrait pas être troublé ; quel mal y a-t-il à être troublé ? En réalité, c'est lorsqu'on ne veut pas être dérangé qu'on invite le désarroi. Mais celui qui veut découvrir la vérité, qu'elle soit inquiétante ou non, est libéré de la vérité, qu'elle soit inquiétante ou non,

crainte d'être troublé. Je sais que quelques-uns d'entre vous sourient, mais la question est trop grave pour cela. C'est un fait qu'aucun de nous ne veut être dérangé. Nous sommes tombés dans une ornière, dans une routine étroite, intellectuelle, émotionnelle ou idéologique, et nous ne voulons pas être troublés. Tout ce que nous voulons, dans nos relations et dans tout le reste, c'est vivre une vie bourgeoise, confortable, tranquille et respectable. Et vouloir être antibourgeois, antirespectable, revient au même.

Jusqu'ici, nous avons décrit, expliqué, en faisant appel à la raison, et si vous avez écouté en appliquant à vous-mêmes ce qui a été dit, vous verrez maintenant que la libération de l'autorité n'est pas une chose redoutable. C'est comme rejeter un grand fardeau. Le psychisme subit une bouleversante révolution immédiatement. Pour l'homme qui ne cherche la sécurité sous aucune forme, il n'y a pas de désarroi ; il y a un continuel mouvement de compréhension. Et si cela ne se produit pas en vous, c'est que vous n'écoutez pas, c'est que vous ne voyez pas ; vous ne faites que vous complaire à rejeter ou à accepter un certain ensemble d'explications. Il serait donc très intéressant pour vous de découvrir, par vous-mêmes, votre réelle réponse.

UN AUDITEUR : L'esprit contient-il en lui-même, les éléments qui lui permettent de se comprendre ?

KRISHNAMURTI : Je pense que oui, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui empêche la compréhension ? Les barrières ne sont-elles pas créées par l'esprit lui-même ? Donc, la compréhension est un élément du psychisme, aussi bien que les barrières qui s'opposent à elle.

Voyez, Messieurs : vivre avec un sentiment d'incertitude sans tomber malade mentalement, cela exige une grande compréhension. Une des principales barrières est, n'est-ce pas, que je persiste à vouloir une sécurité intérieure. Extérieurement, je vois qu'il n'y a pas de sécurité ; alors, intérieurement, le psychisme crée sa propre sécurité, en une croyance, en Dieu, en une idée. Et cela empêche de découvrir si cette sécurité intérieure existe ou non. Ainsi le psychisme crée son propre esclavage et a aussi en lui les éléments de sa propre libération.

UN AUDITEUR : Pourquoi un homme libre n'est-il pas troublé ?

KRISHNAMURTI : Est-ce une question correctement posée ? Comme vous ne savez rien en ce qui concerne l'homme libre, votre question n'est qu'une affaire de spéculation. Si vous me pardonnez de vous le dire, cette question n'a aucun sens, ni pour vous, ni pour moi. Mais si vous posez la question en la retournant : « Pourquoi suis-je, moi, troublé ? », elle sera valable et pourra recevoir sa réponse correcte. Alors, pourquoi suis-je troublé si mon mari me quitte, ou à la mort de quelqu'un, ou devant un échec, ou lorsque je sens que ma vie n'est pas une réussite ? Si vous pénétriez cela vraiment, jusqu'à l'extrême limite, vous en verriez toute l'essence.

UN AUDITEUR : La croyance en Dieu est-elle toujours basée sur la peur ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi croyez-vous en Dieu ? En quoi est-ce nécessaire ? Vous souciez-vous de la croyance en Dieu lorsque vous êtes très heureux, ou seulement lorsque s'annoncent des difficultés ? Êtes-vous croyant parce que vous avez été conditionné à l'être ? Après tout, pendant deux mille ans on vous a dit qu'il y a un Dieu ; et, dans le monde communiste, on conditionne les esprits à ne pas croire en Dieu. C'est la même chose : dans les deux cas, l'esprit a été influencé. Le mot « Dieu » n'est pas Dieu ; et découvrir par vous même s'il existe réellement quelque chose qu'on puisse appeler Dieu est beaucoup plus important que de vous attacher à une croyance ou à une non-croyance. Mais, découvrir par vous-même requiert une énorme énergie : celle qu'il faut pour passer au travers de toutes les croyances ; ce qui n'est pas un état d'athéisme ou de doute. La croyance est une chose très confortable, et très peu de personnes sont disposées à se démolir intérieurement. La croyance ne vous conduit pas à Dieu. Aucun temple, aucune église, aucun dogme, aucun rituel ne vous conduit à la réalité. Cette réalité existe, mais pour la découvrir, il vous faut avoir une conscience sans limites. Un psychisme étroit et mesquin ne peut trouver que ses petits dieux mesquins. Par conséquent, il nous faut consentir à nous dépouiller de toute notre respectabilité, de toutes nos croyances, pour découvrir ce qui est réel.

Je ne pense pas que vous puissiez écouter plus longtemps. Si vous avez écouté paresseusement, n'entendant que des mots, alors, il n'y a pas de doute, vous pourriez continuer encore pendant deux heures. Mais si vous avez écouté de la bonne façon, attentivement, avec le sentiment d'entrer en vous-mêmes, très profondément, dix minutes ont été suffisantes, parce qu'en se laps de temps vous avez pu abattre toutes les barrières que l'esprit s'est créées et découvrir ce qui est vrai.

Paris, le 7 septembre 1961

3ème causerie
Paris, le 10 septembre 1961

Il me semble évident que la plupart d'entre nous aspirent à quelque forme de paix. Les politiciens en parlent beaucoup ; dans le monde entier, c'est leur jargon préféré, leur mot préféré. Et chacun de nous désire aussi la paix. Mais il me semble bien que le genre de paix que veulent les êtres humains est bien plutôt une évasion ; nous voulons trouver un état d'être dans lequel l'esprit peut se réfugier, mais nous n'avons jamais examiné s'il est possible de se frayer un passage à travers nos conflits et de parvenir ainsi à une paix réelle. Je voudrais donc vous parler de l'état de conflit, parce qu'il me semble que si le conflit pouvait être éliminé fondamentalement, profondément, intérieurement, au delà du niveau du conscient, peut-être trouverions-nous la paix.

La paix dont je parle n'est pas celle que recherchent le psychisme et le cerveau, c'est quelque chose d'entièrement différent. Je crois qu'elle sera un facteur de trouble, cette paix, parce qu'elle est très créatrice, donc très destructrice. Pour parvenir à cette compréhension de la paix, il me semble essentiel que nous comprenions l'état de conflit, parce que si nous ne pénétrons pas ce problème d'une façon fondamentale, radicale, nous ne pourrons avoir de paix ni extérieure ni intérieure, quelqu'ardent que soit notre désir de la trouver.

Pour que nous puissions, ensemble, avoir un entretien (non pas en tant que conférencier et auditoire, ce qui est une relation absurde) il faut que vous et moi pensions et sentions au même niveau et poursuivions nos investigations à partir d'un même point de vue. Si vous et moi pouvions ensemble approfondir cette question de conflit avec une formidable ardeur et vitalité, peut-être pourrions-nous rencontrer une paix d'une tout autre sorte que celle que la plupart d'entre nous essayent de trouver.

N'y a-t-il pas conflit lorsque se présente un problème ? Un problème implique un conflit, un conflit d'adaptation, celui qui se traduit par l'effort de comprendre, de se débarrasser de quelque chose, de trouver une réponse. Et la plupart d'entre nous ont des problèmes de toutes sortes, sociaux, économiques, des problèmes de rapports humains, de conflits entre idées, etc.. Et ces problèmes demeurent non résolus, n'est-ce pas ? Nous ne les pensons jamais jusqu'au bout, ce qui nous en libérerait, mais nous continuons, jour après jour, mois après mois, à traverser la vie, chargés de toutes sortes de problèmes comme d'un fardeau dans notre esprit et notre cœur. Nous semblons incapables de jouir de la vie, d'être simples, parce que tout ce que nous touchons : l'amour, Dieu, nos rapports mutuels ou tout autre chose, se réduit à la fin à un problème troublant et laid. Si je m'attache à une personne, cela devient un problème, et alors je veux savoir comment me détacher. Et si j'aime, je vois qu'en cet amour il y a de la jalousie, de l'angoisse et de la peur. Et ne sachant pas comment résoudre nos problèmes, nous les transportons avec nous, nous sentant incapables de parvenir à une solution.

Ensuite, il y a la compétition qui engendre aussi des problèmes : la compétition qui est imitation, l'effort pour ressembler à un autre. Il y a le modèle de Jésus, du héros, du saint, du voisin qui est plus riche que vous, et il y a le modèle intérieur que

vous avez établi pour vous-même et à l'imitation duquel vous cherchez à vivre. Ainsi, la compétition éveille de nombreux problèmes.

Il y a aussi l'aspiration vers la réalisation de soi, Chacun veut se réaliser d'une façon ou d'une autre : au moyen de la famille, de la femme, du mari ou de l'enfant. Et si l'on va un peu plus loin que cela, il y a le désir de s'accomplir socialement, en écrivant un livre, en devenant célèbre d'une façon ou d'une autre. Et lorsqu'existe cette soif de se réaliser, de devenir quelque chose, il y a aussi une frustration, et, avec la frustration, vient la souffrance. Alors surgit ce problème : comment éviter la douleur, tout en restant capable de se réaliser. Et ainsi nous sommes pris dans ce cercle vicieux, de sorte que tout devient un problème, un conflit.

Et nous avons accepté l'état de conflit comme inévitable ; on le considère même comme respectable et nécessaire à l'évolution, à la croissance, nécessaire pour devenir quelque chose. Nous avons le sentiment que, s'il n'y avait pas de compétition, pas de conflit, nous devrions inévitablement stagner, nous détériorer. Alors, mentalement et émotionnellement nous sommes tout le temps en train d'aiguiser nos esprits, de combattre, étant sempiternellement en conflit avec nous-mêmes, avec nos voisins et avec le monde. Cela n'est pas une exagération, c'est un fait, et nous savons tous quel effroyable fardeau est cet état de conflit. Donc il me semble que la question urgente est celle-ci : voyez-vous réellement combien il est important de se libérer de l'état de conflit, mais sans le dessein de réaliser quelqu'autre chose ? Est-il en aucune façon possible d'être libre « per se », pour la liberté elle-même, de telle sorte que l'esprit ne soit plus en conflit, en quelque circonstance que ce soit ? Au point où nous en sommes de cet entretien, nous ne savons pas encore si cela est possible ou non. Tout ce que nous savons, c'est que nous sommes en conflit ; nous connaissons la douleur de cet état, le sentiment de culpabilité, le désespoir, la désespérance et l'amertume de l'existence moderne : voilà tout ce que nous savons.

Donc, comment peut-on parvenir à savoir, non pas verbalement, intellectuellement ou émotionnellement, mais réellement découvrir s'il est possible d'être libre ? Comment peut-on s'y prendre ? Il est certain que si l'on ne comprend pas complètement ce conflit à tous les niveaux de la conscience, on ne peut absolument pas en être libre ni comprendre ce qu'est la vérité. Un esprit en conflit est un esprit en état de confusion. Et plus est grande la tension du conflit, plus est grande la productivité de l'action. Vous avez dû remarquer comment les écrivains, les orateurs, les soi-disant intellectuels produisent perpétuellement des théories, des philosophies, des explications. S'ils ont un quelconque talent, plus la tension et la frustration sont grandes, plus ils produisent ; et le monde dit que ce sont de grands écrivains, de grands orateurs, de grands chefs religieux, etc..

Or, si l'on observe de très près, on peut voir qu'en vérité le conflit déforme, pervertit : il est en son essence confusion ; il nous détruit intérieurement. Si l'on peut réellement voir cela, sans se dire que le conflit de la compétition est inévitable, que la structure sociale est construite dessus, qu'on doit le subir inévitablement, et d'autres choses analogues, alors, je crois que l'attitude envers ce problème devient entièrement différente. Je crois que c'est la première des choses à voir, non pas intellectuellement, verbalement, mais en fait : se mettre réellement en contact avec le fait. Depuis le moment où nous naissons, jusqu'à celui où nous mourons, il y a cette incessante bataille au-dedans de nous et au-dehors ; et pouvons-nous voir en toute réalité le fait que ce conflit est inintelligent ? Qu'est-ce qui peut donner l'énergie, la vitalité qu'il faut pour entrer en contact émotionnel avec un fait ?

Voyez-vous ! Pendant des siècles, nous avons été éduqués à vivre en conflit, à l'accepter, ou à trouver quelque moyen de nous en évader. Et, ainsi que vous le savez, il y a, sans fin, des évasions : s'adonner à l'alcool, aux femmes, à l'église, à Dieu, devenir

terriblement intellectuel, se remplir de connaissances, ouvrir la radio, trop manger. Et nous savons aussi qu'aucune de ces évasions ne résout le problème du conflit ; elle ne fait que l'aggraver ; mais est-ce que nous affrontons délibérément le fait qu'il n'y a aucune évasion d'aucune sorte ? Je pense que notre principale difficulté est que nous avons établi tant d'évasions que nous nous sommes rendus incapables de voir le fait directement.

Donc, il nous faut pénétrer profondément la question de ces évasions, conscientes et inconscientes. Je pense qu'il est assez simple de se rendre compte des évasions conscientes. Vous êtes conscient de ce que vous faites, n'est-ce pas, lorsque vous ouvrez la radio, ou lorsque vous allez à l'église le dimanche, ayant mené une vie brutale, ambitieuse, envieuse, une vie laide, toute la semaine. Mais il est beaucoup plus difficile de découvrir quelles sont les évasions cachées, inconscientes, et je voudrais approfondir un peu tout ce problème de la conscience.

La conscience, dans sa totalité, est un assemblage qui s'est formé au cours du temps, n'est-ce pas ? Elle est le résultat de milliers d'années d'expérience ; elle est faite des influences raciales, culturelles, sociales, du passé, transmises à la famille, à l'individu, par l'éducation, etc.. La somme de tout cela est la conscience, et si vous observez votre propre psychisme, vous vous rendez compte qu'en la conscience il y a toujours dualité : l'observateur et l'observé. J'espère que ce que je dis là n'est pas trop difficile. Ce n'est pas ici une classe de psychologie, ni un jeu intellectuel ou d'analyse. Nous sommes en train de parler d'une expérience actuelle et vivante, par laquelle vous et moi devons passer, si nous ne voulons pas demeurer au niveau purement verbal.

Il y a nécessairement conflit dans la totalité de la conscience, tant qu'il y a en elle la division du penseur et de la pensée. Cette division provoque une contradiction, et, où il y a contradiction, il y a nécessairement conflit. Nous savons, n'est-ce pas, que nous sommes en état de contradiction, à la fois extérieurement et intérieurement. Extérieurement, il y a contradiction dans nos actions, quand nous désirons vivre d'une certaine façon, et sommes assujettis à des activités d'une autre sorte ; et intérieurement, il y a contradiction dans nos pensées, dans nos sentiments et dans nos désirs. Les sentiments, la pensée, les désirs, la volonté et la parole constituent la totalité de notre conscience, et, dans cette totalité, il y a une contradiction, parce qu'il y a toujours en elle une division : le censeur, l'observateur, qui est toujours en train d'épier, d'attendre, de modifier, de refouler, et le sentiment ou la pensée qui subit l'opération.

Si vous avez vous-même approfondi ce problème, pas à travers des livres, des philosophies et la lecture de tout ce que d'autres personnes ont dit — qui ne sont que des mots vides — mais si vous l'avez examiné profondément, avec insistance, sans choix, sans dénis ou acceptations, vous avez inévitablement découvert le fait que la totalité de la conscience est, en elle-même, un état de contradiction, parce qu'il s'y trouve toujours le penseur en train d'opérer sur la pensée, et cela fait surgir des problèmes sans fin.

Donc la question se pose de savoir si la division dans la conscience est inévitable. Existe-t-il en aucune façon un penseur séparé, ou la pensée a-t-elle créé le penseur afin d'avoir un centre de permanence à partir duquel elle puisse penser et sentir ?

Voyez-vous, si l'on veut comprendre l'état de conflit, on doit pénétrer tout cela. Il n'est pas suffisant de dire « je veux échapper aux conflits ». Si nous ne voulons que cela, nous pouvons aussi bien prendre une drogue, un tranquillisant, ce qui est assez simple et peu coûteux. Mais si l'on veut effectuer une recherche vraiment profonde et déraciner complètement tout ce qui provoque des conflits, on doit explorer la totalité de la conscience : tous les recoins obscurs de l'esprit et du cœur, les retraites secrètes où se cachent les contradictions. Et l'on ne peut comprendre profondément que lors-

qu'on commence à rechercher la raison de la division entre le penseur et sa pensée. Il faut se demander s'il y a, en aucune façon, un penseur, ou s'il n'existe que de la pensée. Et s'il n'existe que de la pensée, pourquoi y a-t-il ce centre d'où vient toute pensée ?

L'on peut voir, n'est-ce pas, pourquoi la pensée a créé ce centre en tant que « moi », soi, ego : le nom qu'on lui donne n'a aucune importance, tant qu'on reconnaît qu'un centre est là, d'où provient toute pensée. La pensée a soif de permanence ; et voyant que toutes ses expressions sont transitoires, elle crée un centre en tant que « soi ». Alors surgit la contradiction.

Et pour « voir » réellement cela (pas seulement au niveau verbal) on doit tout d'abord réduire à néant toutes les évasions, couper, détacher comme un chirurgien, toutes les formes d'évasion. Et cela exige une intense lucidité en laquelle il n'y a pas de choix, où l'on ne s'attache pas à des évasions agréables et on ne cherche pas à éviter celles qui sont désagréables. Cela demande de l'énergie et une observation constante, parce que le cerveau a tellement pris l'habitude de fuir que l'évasion est devenue plus importante que le fait même qu'il fuit. Mais ce n'est que lorsqu'il y a un rejet total de toutes les évasions que l'on est capable d'affronter l'état de conflit.

Et alors, lorsque l'on en est arrivé là, lorsqu'on a physiquement, émotionnellement et intellectuellement réduit à néant toute forme d'évasion, alors qu'arrive-t-il ? Existe-t-il encore un problème ? C'est, assurément, l'évasion qui crée le problème. Lorsque vous n'êtes plus en compétition avec votre voisin ; lorsque vous ne cherchez plus à vous accomplir : lorsque vous n'essayez plus de changer ce que vous êtes en autre chose, y a-t-il encore conflit ? Vous êtes alors capable de regarder en face le fait qui est vous, quoi que vous soyez. Alors il n'y a pas de jugement en termes de bien et de mal. Alors vous êtes ce que vous êtes. Et le fait lui-même agit : il n'y a pas de « vous » en train d'agir sur le fait.

Tout cela est vraiment très intéressant, si vous vous y plongez. Considérez la jalousie. La plupart d'entre nous sont jaloux, envieux, soit d'une façon aiguë, soit paresseusement. Lorsque vous voyez, en fait, que vous êtes jaloux, sans nier ce fait ou le condamner, qu'arrive-t-il ? La jalousie n'est-elle alors qu'un mot, ou est-elle un fait ? J'espère que vous me suivez, parce que, voyez-vous, le mot a une importance extraordinaire pour la plupart d'entre nous. Le mot « Dieu », le mot « Communiste », le mot « Nègre » ont un immense contenu émotionnel, qui agit sur le système nerveux. De même, le mot « jalousie » a déjà une surcharge. Or, lorsque le mot est mis de côté, il y a un sentiment qui demeure. C'est cela, le fait : pas le mot. Et pour examiner le sentiment sans le mot, il faut être libre de toute condamnation et justification.

Un jour, lorsque vous serez jaloux, en colère, ou plus particulièrement lorsque vous prendrez plaisir à quelque chose, voyez si vous pouvez distinguer le mot du sentiment : si c'est le mot qui a toute l'importance, ou le sentiment. Alors vous découvrirez qu'en regardant le fait sans le mot, il y a une action qui n'est pas un processus intellectuel : le fait lui-même opère, et, par conséquent, il n'y a ni contradiction, ni conflit.

C'est, en vérité, tout à fait extraordinaire de découvrir pour soi-même qu'il n'y a que de la pensée et pas de penseur. Alors vous trouverez qu'on peut vivre en ce monde sans contradictions, parce qu'alors on a besoin de très peu. La personne qui a de grands besoins, sexuels, émotionnels, psychologiques ou intellectuels, dépend d'autres personnes, et dès l'instant qu'il y a dépendance, il y a des contradictions et des conflits. Lorsque l'esprit se libère de l'état de conflit, de cette liberté naît une tout autre sorte de mouvement. Le mot « paix », tel que nous le connaissons, ne s'applique pas à cela parce que, pour nous, le mot a beaucoup de sens différents. Khrouchtchev l'emploie, Kennedy l'emploie, ainsi que chaque politicien et chaque prêtre. Et ce dont

je parle n'est pas non plus la paix qui est promise au Paradis lorsqu'on est mort : cela ne peut être trouvé dans aucune Église, dans aucune idée, ni dans le culte d'aucun Dieu. Cela prend naissance lorsqu'il y a cessation totale de tout conflit intérieur ; et n'est possible que lorsqu'il n'y a plus, en nous, de besoin, pas même celui de Dieu. Il n'y a qu'un mouvement immesurable, qui ne peut être corrompu par aucune action.

UN AUDITEUR : Comment est-il possible, sans détruire ou refouler le désir, de vivre en liberté, et est-ce que le fait de voir le désir sans condamnation le fait disparaître ?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, nous avons l'idée que le désir est mauvais, parce qu'il entraîne des conflits variés et des contradictions. Il y a beaucoup de désirs en nous, qui se déchaînent les uns contre les autres, en différentes directions. C'est un fait : nous avons des désirs et ils créent des conflits. La question est : Comment vivre avec le désir, d'une façon intense, sans le détruire ? Quand on cède au désir, quand on l'accomplit, dans ce fait même il y a aussi la douleur de la frustration. Je ne veux pas me servir d'un exemple, parce que l'explication au moyen d'un exemple particulier pervertit la compréhension de la totalité du désir. On doit, pour commencer, voir très clairement que toute forme de condamnation du désir n'est qu'une façon d'éviter de le comprendre. Si ce fait est vu clairement, la question qui se pose est de savoir ce que l'on doit faire de ce désir. Il est là, brûlant. Pour échapper à cette brûlure, nous l'avons jusqu'ici condamné ou accepté ou nous en avons joui ; et dans la jouissance même, la douleur existe. Dans le refoulement, dans la mise en tutelle du désir, la douleur est encore là. Mais si on cesse de le condamner ou de l'évaluer, il est là, brûlant : et que doit-on faire ? Mais, peut-on jamais parvenir à cet état ? Car en cet état, c'est « vous » qui êtes le désir ; il n'y a plus « vous » et le désir, en tant que deux choses séparées.

Ce qui se produit toujours, n'est-ce pas, c'est que nous voulons faire disparaître les désirs douloureux et nous accrocher aux agréables. Je dis que cette approche est entièrement erronée. Je dis : pouvez-vous regarder le désir, sans condamner, sans juger, sans choisir entre les divers désirs ? L'avez-vous jamais fait ? J'en doute.

Comprendre l'importance, la signification du désir, vivre avec lui, le comprendre, le regarder en fait, sans jugement d'aucune sorte, exige une immense patience dans l'observation de soi. Je ne crois pas que ne l'ayez jamais fait, mais, si vous voulez l'essayer, vous trouverez alors qu'il n'y a pas de contradiction, pas de conflit. Alors le désir a un tout autre sens. Le désir pourrait être la vie.

Mais tant que nous dirons que le désir est bon ou que le désir est mauvais, et : « Dois-je lui résister, ou dois-je ne pas lui résister ? », dans tout ce processus nous sommes en train de créer une division entre nous-mêmes et le désir, et, par conséquent, il est inévitable que se produise un état de conflit. Ce qui donne la compréhension c'est d'entrer en nous-mêmes, calmement, d'entrer profondément en nous-mêmes, et de nous interroger, de chercher à voir pourquoi nous condamnons, et quel est l'objet de notre recherche. Et alors, grâce à cette enquête intérieure, en laquelle il n'y a aucun choix d'aucune sorte, vous découvrirez que vous pouvez vivre avec le désir, et qu'il a un sens tout différent. Pour vivre avec quoi que ce soit, il vous faut de l'énergie, de la vitalité, et il ne vous reste pas d'énergie lorsque vous êtes tout le temps en train de condamner et de juger. Vivre avec le désir, c'est découvrir un état en lequel il n'y a pas de contradiction du tout. Cela veut dire qu'alors, l'amour est là, sans jalousie, sans haine, sans aucune forme de corruption ; et c'est vraiment une chose merveilleuse que de trouver cela soi-même.

UN AUDITEUR : Que vouliez-vous dire, l'autre jour, lorsque vous avez dit qu'il nous faut être troublés ?

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, ne me considérez pas comme une autorité, ce serait terrible. Mais vous pouvez constater vous-même que le désir de n'être pas troublés est une de nos principales préoccupations. Et il se pourrait que le psychisme, le cerveau, lorsqu'il arrête son incessant bavardage, découvre un grand trouble intérieur. Vous pouvez voir, par vous-même que l'esprit est occupé tout le temps : par le mari, la femme, le sexe, la nationalité, Dieu, par le souci de se procurer le prochain repas, et ainsi de suite. Et avez-vous jamais essayé de découvrir pourquoi il est occupé et ce qui arriverait s'il n'était pas occupé ? Vous seriez mis en face de quelque chose à quoi vous n'avez jamais pensé ; et cette chose pourrait être un fait extraordinairement troublant. Il est troublant. Cette constante occupation de l'esprit pourrait n'être qu'une fuite devant une effrayante solitude, un vide. Et il vous faut faire face à cette inquiète agitation et la pénétrer.

Paris, le 10 septembre 1961

4ème causerie
Paris, le 12 septembre 1961

Nous parlions l'autre jour du désir, des conflits qui en résultent, et je voudrais aujourd'hui poursuivre cet entretien et parler aussi du besoin, de la passion, et de l'amour, parce que ces trois notions sont étroitement reliées. Si nous pénétrons profondément jusqu'à leur source, peut-être pourrons-nous comprendre toutes les implications du désir, mais, avant de pouvoir comprendre le désir avec tous ses conflits et ses tourments, je pense que nous devrions comprendre ce qu'est, au juste, le besoin.

Nous avons évidemment besoin de certaines choses superficielles, extérieures, telles que vêtements, abris, nourriture. Elles sont absolument essentielles à tous. Mais en dehors d'elles, je me demande si nous avons besoin de quoi que ce soit. Psychologiquement, existe-t-il, en réalité, aucun besoin de sexe, de célébrité ? L'ambition qui tenaille, la perpétuelle soif de posséder davantage et toujours davantage, sont-elles des besoins réels ?

De quoi avons-nous besoin psychologiquement ? Nous croyons avoir besoin d'une quantité de choses et de cette illusion surgit toute la douleur de la dépendance. Mais si nous voulons réellement nous poser la question et l'approfondir, nous en venons à nous demander s'il existe, en fait, un seul besoin psychologique. Cette question vaut la peine d'être posée et posée sérieusement. Les besoins psychologiques, nous tous les connaissons, et nous nous y soumettons constamment : la dépendance psychologique dans nos relations avec autrui, la nécessité que nous ressentons de communier avec notre prochain, le besoin de nous engager dans quelque forme de pensée ou d'activité, le besoin de nous réaliser, de devenir célèbres. Or, je crois qu'il est important, pour chacun de nous, d'essayer de voir quels sont, en fait, nos besoins, et en quelle mesure nous en dépendons, parce que, faute de comprendre cette question, nous serons incapables de comprendre le désir, la passion, et, par conséquent, l'amour. Riche ou pauvre, chacun a évidemment besoin d'être alimenté, vêtu, abrité ; et même ce besoin-là peut se limiter, être modeste ou au contraire s'enfler. Mais, en dehors de cela, existe-t-il réellement un besoin quelconque ? Pourquoi nos besoins psychologiques deviennent-ils si importants, pourquoi ont-ils cette force si contraignante, irrésistible ? Ne seraient-ils qu'un moyen de fuir quelque chose de beaucoup plus profond ?

Au cours de cette recherche, nous ne parlerons pas en termes de psychanalyse. Nous chercherons à regarder un fait en face, à voir exactement ce qui est ; et cela n'exige aucune forme d'analyse, de psychologie, ni des explications habiles tournant autour de la question. Ce que nous essayons de faire, c'est de voir par nous-mêmes ce que sont nos besoins psychologiques. Il ne s'agit pas de les éliminer à coup d'explications, de les rationaliser, de nous dire « Que deviendrais-je sans besoins ? Ils me sont nécessaires ». Ces façons d'aborder la question fermeraient la porte à toute enquête ; et il est évident que cette porte est aussi étroitement fermée, lorsque notre enquête demeure uniquement verbale, intellectuelle ou émotionnelle. La porte ne s'ouvre que si nous avons la réelle volonté de voir le fait en face, et cela n'exige pas un vaste intellect. Pour comprendre un problème très complexe, il faut un esprit clair et simple ; mais la simplicité et la clarté sont niées si vous avez de nombreuses théories et si vous essayez d'éviter de voir les choses telles qu'elles sont.

La question est donc : pourquoi avons-nous un besoin impératif de nous réaliser ? Pourquoi sommes-nous si impitoyablement ambitieux ? Pourquoi le sexe a-t-il pris une importance si extraordinaire dans notre vie ? Il ne s'agit pas ici de la nature ou du nombre de nos besoins, de nous demander si nous en avons un maximum ou un minimum, mais de comprendre pourquoi existe cette impulsion violente à nous réaliser au moyen de la famille, d'un nom, d'une situation, etc., qui comporte tant d'angoisse, de frustrations, de tourments, mais que la société encourage et que bénit l'Église.

Si vous examinez soigneusement les faits, en écartant la réaction superficielle qui fait dire : « Que m'arriverait-il si je ne réussissais pas dans la vie ? », je crois que vous trouverez qu'une chose beaucoup plus profonde est en jeu : la peur fondamentale de ne-pas-être, la peur de l'isolement total, du vide, de la solitude. Elle est là, profondément recouverte et dissimulée, cette sensation si puissante d'angoisse, cette peur affreuse de se sentir coupé de tout ; et c'est à cause d'elle que nous nous cramponnons à tout ce qui nous relie à quelque chose. Voilà pourquoi existe en nous ce besoin d'appartenir à tel culte, à telle société, de nous adonner à telle activité, de nous cramponner à telle croyance ; par tous ces moyens nous cherchons à fuir la réalité, celle qui est vraiment là, tapie au plus profond de nous-mêmes. Et c'est assurément cette peur qui contraint notre esprit, notre cerveau, notre être tout entier à se vouer à une forme de croyance ou à une relation humaine quelconque, lesquelles deviennent alors une nécessité, un besoin.

Je ne sais pas si vous avez mené votre enquête jusqu'à ce point : non pas verbalement, mais en réalité, ce qui veut dire avoir découvert pour soi-même et regardé en fait qu'on n'est complètement rien, qu'intérieurement on est aussi vide qu'une coque, recouvert des joyaux du savoir et de l'expérience, qui ne sont en réalité que des mots, des explications. Or, pour faire face à ce fait sans tomber dans le désespoir, sans être accablé par ce qu'il a de terrifiant, mais pour être avec lui, il est d'abord nécessaire de comprendre le besoin. Et si nous comprenons les implications du besoin, il n'aura plus une telle puissance sur nos esprits et sur nos cœurs. Nous y reviendrons tout à l'heure, mais continuons à examiner le désir.

Nous connaissons, n'est-ce pas, le désir qui se contredit lui-même, qui est torturé, qui tiraille en des directions opposées ; la douleur, le chaos, l'angoisse du désir, et les disciplines, la maîtrise de soi. Au cours de cette bataille incessante, que nous lui livrons, nous le tordons, nous le défigurons, nous le rendons méconnaissable ; et pourtant il est toujours là, sans cesse en attente, en éveil, exerçant sa poussée. Faites ce que vous voudrez : sublimez-le, fuyez-le, niez-le ou acceptez-le, laissez-lui la bride sur le cou, — il est toujours là. Et nous savons comment les instructeurs religieux et autres ont dit que nous devrions être sans désirs, cultiver le détachement, être libres du désir — ce qui est en réalité absurde parce que le désir doit être compris et non détruit. Si vous détruisez le désir, il se pourrait que vous détruisiez la vie elle-même. Si vous pervertissez le désir, le façonnez, le disciplinez, le dominez, le refoulez, il se pourrait que vous soyez en train de détruire quelque chose d'extraordinairement beau.

Il nous faut comprendre le désir, et il est très difficile de comprendre une chose aussi vitale, aussi insistante, aussi pressante, parce que c'est dans l'accomplissement même du désir que surgit la passion avec son plaisir et sa douleur. Si l'on veut comprendre le désir, évidemment, tout choix doit être exclu. Vous ne pouvez pas le juger bon ou mauvais, noble ou ignoble, ou dire : « Je conserverai tel désir et rejetterai tel autre ». Tout cela doit être absolument écarté si nous voulons découvrir la vérité du désir, sa beauté, sa laideur, ou, d'ailleurs, tout autre chose.

C'est une chose curieuse à observer : ici, en Occident, de nombreux désirs peuvent être satisfaits. Vous avez des autos, vous jouissez d'une grande prospérité, d'une

bonne santé en général, de facilités pour lire des livres, acquérir des connaissances et accumuler une variété d'expériences, tandis que, si vous allez en Orient, vous voyez qu'on y a encore besoin d'aliments, de vêtements, d'abris, qu'on y est encore dans l'affliction et la dégradation de la pauvreté. Et pourtant, en Occident, comme en Orient, le désir ne cesse de brûler dans toutes les directions. Extérieur, ainsi que profondément enfoui, il est là. L'homme qui renonce au monde est aussi mutilé par son désir d'atteindre Dieu que celui qui poursuit la prospérité. Ainsi le désir est toujours là, brûlant, se contredisant lui-même, engendrant la confusion, l'angoisse, le crime, le désespoir...

Je ne sais pas si vous en avez jamais fait l'expérience, mais que se passe-t-il si vous ne condamnez pas le désir, si vous ne le jugez pas bon ou mauvais, mais en prenez simplement conscience ? Je me demande si vous savez ce que veut dire prendre conscience de quelque chose. La plupart d'entre nous ne perçoivent pas pleinement les choses, parce que nous sommes si habitués à condamner, à juger, à évaluer, à identifier, à choisir ! Le choix est, évidement, un obstacle à la perception claire, parce qu'il s'exerce toujours en tant que résultat d'un conflit... Être en éveil quand on entre dans une chambre, percevoir tout l'ameublement, le tapis ou l'absence de tapis, et ainsi de suite, simplement voir, prendre conscience de tout cela sans aucune idée de jugement, est très difficile. Avez-vous jamais essayé de regarder une personne, une fleur, de percevoir une idée, une émotion, sans aucun choix, aucun jugement ?

Et si l'on fait de même avec le désir, si l'on peut vivre avec lui, sans se dire « Que ferai-je de ce désir ? Il est si laid, si effréné, si violent », et cela sans lui donner un nom ni le revêtir d'un symbole, alors ce désir est-il encore la cause d'une agitation ? Est-il encore une chose à écarter, à détruire ? Nous voulons le détruire parce qu'un désir s'oppose à l'autre, créant des conflits, des souffrances et des contradictions, et l'on peut voir comment nous essayons d'échapper à ce perpétuel conflit.

Donc, peut-on être conscient de la totalité du désir ? Je ne veux pas dire être totalement conscient d'un certain nombre de désirs ou d'un seul d'entre eux, mais être conscient de la qualité totale du désir lui-même ? Nous ne pouvons l'être que lorsque nous n'avons pas d'opinion à son sujet, pas de mot, pas de jugement, pas de choix. Être conscient de chaque désir au moment où il surgit, ne pas s'identifier à lui, ni le condamner : dans cet état de vigilance, est-ce encore un désir, ou est-ce une flamme, une passion nécessaire ?

Le mot passion est réservé, en général, à une chose : le sexe. Mais, pour moi, la passion n'est pas la sexualité. Il faut de la passion, de l'intensité, pour vivre réellement avec quoi que ce soit ; pour vivre pleinement, pour regarder une montagne, un arbre, pour regarder vraiment un être humain, il vous faut avoir une intensité passionnée. Mais cette passion, cette flamme est niée quand vous êtes encerclés de tous côtés par des pulsions diverses, des exigences, des contradictions, des craintes. Une flamme peut-elle survivre quand elle est étouffée par une masse de fumée ? Notre vie n'est que fumée, nous sommes à la recherche de la flamme, mais nous l'empêchons de naître en refoulant, en domptant, en façonnant cette chose que nous nommons désir.

Sans passion il n'y a pas de beauté. Je ne parle pas de celle de peintures, d'édifices, ni de celle des femmes maquillées, ou de tous les objets qui ont leur propre-forme de beauté : nous ne parlons pas de la beauté superficielle. Ce qui est fait par l'homme, une cathédrale, un temple, une peinture, un poème ou une statue, peut être beau ou non ; mais il existe une beauté qui est au delà du sentiment et de la pensée et qui ne peut pas être perçue, comprise ou connue sans passion. Donc, ne vous méprenez pas sur le sens du mot passion : il n'a aucune laideur. La passion n'est pas un objet que l'on puisse acheter au marché, ni dont on puisse parler d'une façon romanesque. Elle

n'a pas le moindre rapport avec l'émotion, le sentiment ; elle ne se revêt pas non plus de respectabilité ; c'est une flamme qui détruit tout ce qui est faux. Et nous avons toujours tellement peur de permettre à cette flamme de dévorer les choses qui nous sont chères, celles que nous estimons importantes !

Après tout, les vies que nous menons à présent, basées sur des besoins, des désirs et sur différents moyens de subjuguer le désir, nous rendent plus vides et plus superficiels que jamais. Nous pouvons être très habiles, très savants, capables de répéter ce que nous avons appris, mais c'est ce que font les machines électroniques, et, déjà, en certains domaines, les machines sont plus capables que l'homme, plus précises, plus rapides dans leurs calculs. Et nous en venons toujours au même point : c'est que si la vie, telle que nous la vivons actuellement, est tellement superficielle, étroite et limitée, c'est parce que, au tréfonds de nous-mêmes, nous sommes vides, seuls, et que nous essayons sans cesse de nous le dissimuler, de remplir ce vide ; ainsi le besoin, le désir, devient une chose terrible.

Rien ne peut remplir ce profond vide intérieur, aucun dieu, aucun sauveur, aucun savoir, aucune relation humaine, aucun enfant, mari ou femme — rien. Mais si l'esprit, le cerveau, si tout votre être peut regarder ce vide, vivre avec lui, alors vous verrez que psychologiquement, intérieurement, il n'existe aucun besoin d'aucune sorte. C'est la vraie liberté, mais qui exige un esprit pénétrant, une enquête profonde, une vigilance incessante. C'est ainsi, peut-être, que nous saurons ce qu'est l'amour.

Comment l'amour pourrait-il coexister avec l'attachement, la jalousie, l'envie, l'ambition et tous les faux semblants qui accompagnent ce mot ? Mais si nous avons pu passer à travers ce vide, lequel est une réalité, non un mythe, une idée, nous ne manquerons pas de découvrir que l'amour, le désir et la passion sont une seule et même chose. Si vous détruisez l'un, vous détruisez l'autre ; si vous en corrompez un, vous corrompez la beauté. Pour approfondir tout cela, il faut, non pas un esprit détaché, ni un esprit dévoué, ni un esprit religieux, mais un esprit qui cherche, qui n'est jamais satisfait, qui s'examine toujours, s'observe et apprend à se connaître. Sans amour, vous ne pourrez jamais découvrir ce qu'est la Vérité.

UN AUDITEUR : Comment découvrir quel est notre principal problème ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi distinguer des problèmes majeurs et mineurs ? Tout n'est-il pas problème ? Pourquoi les considérer comme petits ou grands, essentiels ou secondaires ? Si nous pouvions comprendre un seul problème, l'examiner très profondément, quelque petit ou grand qu'il soit, nous mettrions en lumière tous les problèmes. Cette réponse n'est pas de la rhétorique. Prenons n'importe quel problème : la colère, la jalousie, l'envie, la haine, nous les connaissons tous très bien. Si vous pénétrez profondément la colère, si vous ne l'écartez pas comme étant sans grande portée, quel est, alors, son contenu ? Pourquoi se met-on en colère ? Parce qu'on est blessé, quelqu'un a dit une chose peu charitable ; et si l'on nous flatte, nous sommes contents. Pourquoi est-on blessé ? Parce qu'on se sent important n'est-ce pas ? Et pourquoi se sent-on important ? Parce qu'on a une idée, un symbole, une image de soi-même, de ce qu'on devrait être, de ce qu'on est, ou de ce qu'on ne devrait pas être. Et pourquoi crée-t-on une image de soi-même ? Parce qu'on ne s'est jamais étudié tel que l'on est, en fait. Nous pensons que nous devrions être ceci ou cela, l'idéal, le héros, l'exemple. Ce qui éveille la colère c'est que notre idéal, l'idée que nous avons de nous-mêmes est attaquée. Or, nous nous faisons une idée de nous-mêmes pour fuir le fait que nous sommes. Mais si vous observez le fait réel que vous êtes, personne ne peut vous blesser. Alors, si vous êtes menteur et qu'on vous dise que vous l'êtes, vous n'êtes pas blessé, puisque c'est un fait. Mais si vous prétendez ne pas l'être et qu'on vous dise que vous l'êtes, vous vous mettez en colère, vous devenez violent. Ainsi, nous vivons tout le temps dans un monde d'idéations, dans un monde de mythes et

jamais dans le monde de l'actuel. Pour observer ce qui est, pour le voir, pour qu'il nous soit familier, il ne faut ni jugement, ni évaluation, ni opinion, ni crainte.

UN AUDITEUR : Peut-on se libérer par la pratique d'une religion ?

KRISHNAMURTI : Certainement pas. Voyez-vous, deux mille années ou cinq mille années d'un enseignement qui vous pousse à croire à une certaine chose, ce n'est pas cela la religion. C'est de la propagande. Pendant des siècles on vous a dit que vous êtes Français, Anglais, catholique, hindou, bouddhiste ou musulman, et vous répétez ces paroles indéfiniment. Et vous dites qu'un esprit qui a été ainsi conditionné, influencé, et qui est devenu à ce point l'esclave de la propagande, des cérémonies et des pompes d'une religion, est capable, à l'intérieur de ce conditionnement, de se libérer ?

UN AUDITEUR : Vous avez dit que l'on ne peut trouver Dieu en croyant en lui, mais ne peut-on pas le trouver par révélation ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous que des choses vous soient révélées, lorsque vous ne vous connaissez pas vous-mêmes ? Votre propre « moi » vous a été révélé ce soir : la façon dont vous pensez, dont vous agissez, vos mobiles, vos ambitions, vos impulsions, vos luttes incessantes en vous-mêmes. Cela vous a été révélé, mais vous ne savez rien à ce sujet. Vous ne connaissez que vos théories, vos visions. Et si vous ne connaissez pas ce qui est immédiat, à portée de la main, comment pouvez-vous connaître ce qui est immense ? Il vaut beaucoup mieux commencer par ce qui est tout près, c'est-à-dire par vous-mêmes. Et quand toutes les erreurs, les illusions ont été éliminées, vous découvrez par vous-même ce qu'est le réel. Alors, vous n'avez pas besoin de croire en Dieu, vous n'avez pas besoin d'avoir une doctrine : ce qui est sublime, ce qu'on ne peut nommer, est là.

UN AUDITEUR : Pourquoi sommes-nous saisis de peur quand nous prenons conscience de notre propre vide ?

KRISHNAMURTI : La peur ne prend naissance que lorsqu'on fuit ce qui est, lorsqu'on l'évite, lorsqu'on l'écarte. Mais lorsqu'on est face à face avec le fait, la peur existe-t-elle ? Fuir, s'écarter du fait engendre la peur. La peur est le processus de la pensée et la pensée est d'essence temporelle. Si l'on ne comprend pas la totalité du processus de la pensée et du temps, on ne peut pas comprendre la peur. Regarder un fait, en face, sans l'éviter, c'est mettre fin à la peur.

UN AUDITEUR : Vous avez dit que nos besoins essentiels sont les aliments, les vêtements, l'habitation, mais que le désir sexuel appartient au monde des désirs psychologiques. Pouvez-vous donner quelques explications à ce sujet ?

KRISHNAMURTI : Voilà, j'en suis sûr, une question dont chacun attend la réponse ! En quoi consiste le problème sexuel ? Concerne-t-il l'acte lui-même, ou les images agréables, les pensées, les souvenirs qui l'entourent ? Et les souvenirs, les images, l'excitation, le besoin, sont-ils compatibles avec l'amour, si je peux employer ce mot sans le dégrader ? Je pense qu'il est nécessaire de comprendre le fait physique, biologique. C'est un côté de la question. Mais tout autre chose est le goût du romanesque, l'excitation, le sentiment de s'être donné à un autre, l'identification de soi-même à un autre dans cette relation, le sens de continuité, la satisfaction. Lorsque nous sommes réellement préoccupés par le désir, le besoin, à quelle profondeur se situe le rôle du sexe ? Est-ce un besoin psychologique au même titre qu'un besoin biologique ? Il faut un esprit très clair, très aiguisé, un cerveau très alerte pour faire la distinction entre le besoin physique et le besoin psychologique. Beaucoup de choses sont impliquées dans le sexe, pas seulement l'acte : le désir de s'oublier en quelqu'un d'autre, la continuité d'une relation, les enfants, la recherche d'une immortalité par les enfants, la femme, le mari, le sens de se donner complètement à autrui, avec tous

les problèmes de la jalousie, de l'attachement, de la crainte — la douleur de tout cela. Et tout cela, est-ce l'amour ? Si nous ne comprenons pas ce qu'est le besoin, fondamentalement, complètement, dans les obscurs recoins de notre conscience, alors le sexe, l'amour, le désir font de grands ravages dans nos vies.

UN AUDITEUR : La libération peut-elle être réalisée par chacun ?

KRISHNAMURTI : Certainement. Elle n'est pas réservée à un petit nombre. La libération n'est pas une forme de snobisme ; elle est là pour tous ceux qui veulent aller à sa découverte. Elle est là, avec une beauté et une force qui ne cessent de s'élargir et de s'approfondir lorsqu'on apprend à se connaître. Et chacun peut commencer à s'informer au sujet de soi-même en s'observant, comme on s'observe dans un miroir. Le miroir ne ment pas ; il vous montre exactement l'aspect de votre visage. De la même manière, vous pouvez vous observer sans déformations. Alors vous commencez à avoir des informations sur vous-même. S'informer, apprendre à son propre sujet, est une chose extraordinaire. Le chemin vers la réalité, vers cette immensité inconnue, ne passe pas par la porte d'une église, ni par aucun livre, mais par la porte de la prise de conscience de ce que l'on est.

Paris, le 12 septembre 1961

5ème causerie
Paris, le 14 septembre 1961

Je pense qu'il serait bon que nous fassions l'expérience réelle de ce dont je vais parler. La plupart d'entre nous traitent l'expérience avec beaucoup de légèreté. Nous répondons à n'importe quelle provocation avec mollesse, paresseusement ; nous hésitons, nous avons peur des conséquences qui pourraient advenir. Nous ne répondons jamais complètement, avec tout notre être, à une provocation. Ainsi, quand une provocation a lieu, nous ne sommes jamais dans un état d'attention totale et, en conséquence, nos réponses sont très limitées, très bornées ; elles ne sont jamais libres, complètes. Vous devez l'avoir remarqué, et je sens qu'il est très important de considérer soigneusement ce point car nous avons tant d'expériences tout le long du jour et tant d'influences passent à travers nous, qui laissent, chacune, leur empreinte. Un mot, un geste, une idée occasionnels, une phrase saisie au passage, un coup d'œil fortuit, toutes ces choses laissent leur marque, et nous n'accordons jamais notre attention totale à aucune d'elles. Pour faire l'expérience de quelque chose complètement, il faut une attention totale ; et nous pouvons voir que l'attention est très différente de la concentration. La concentration est un processus d'exclusion, un resserrement, un élagage tandis que l'attention embrasse toutes choses.

Comme je vais parler d'un sujet plutôt complexe, je pense que chacun devrait se rendre compte que l'expérience réelle exige une attention totale. Elle ne consiste pas à écouter seulement les mots, mais aussi à faire l'expérience actuelle de la chose qui est dite. Il est très difficile d'écouter. Il ne nous arrive presque jamais d'écouter réellement quelque chose ou quelqu'un, un oiseau, une voix, notre mari, notre femme ou notre enfant. Nous retenons juste quelques mots, au hasard, et nous écartons le reste, sans cesser d'interpréter, de modifier, de condamner et de choisir. Écouter exige une certaine qualité de pleine attention où aucune de ces interventions n'existe, où vous donnez tout votre être en vue de découvrir.

Ainsi, pour découvrir la vérité au sujet de la peur, dont je vais maintenant m'entretenir avec vous, pour étudier la peur profondément, il vous faut une attention soutenue.

Vous ne pouvez pas vous bornez à n'écouter que quelques phrases, puis vous désintéresser du reste pour vous mettre à penser à vos propre idées, à vos propres problèmes. Il vous faut réellement examiner en détail tout le problème de la peur jusqu'au bout. Être réellement sérieux, c'est avoir la capacité d'aller jusqu'au bout d'une question quelconque, quelles que puissent être les conséquences, quel que puisse être le résultat final.

Je désire parler de la peur, car c'est elle qui fausse tous nos sentiments, toutes nos pensées, et tous nos rapports avec autrui. C'est elle qui fait de nous les adeptes d'un prétendu spiritualisme ; c'est elle qui nous pousse à accepter les solutions intellectuelles que tant de gens nous proposent ; qui nous fait faire toutes sortes de choses bizarres et singulières. Je me demande si nous avons jamais fait l'expérience de la peur elle-même, dans sa réalité et non pas seulement du sentiment qui précède ou suit un événement redouté. La peur existe-t-elle, la peur en soi ? ou n'existe-t-elle que lorsque surgit la pensée de demain, d'hier, de ce qui est arrivé ou de ce qui arrivera ?

Existe-t-elle jamais dans le présent vivant, dans le présent actif ? Quand vous êtes face à face avec la chose dont vous dites avoir peur, à ce moment même, avez-vous peur ?

Cette question est, pour moi, très importante. Parce que, à moins que l'esprit ne soit totalement, complètement, absolument libre de toute espèce de peur — celle de la mort, de l'opinion publique, de la séparation, de n'être pas aimé, vous connaissez les nombreux genres et variétés de peur — à moins que la conscience totale ne soit affranchie de la peur, il est impossible d'aller très loin. On peut s'occuper anxieusement de bagatelles, dans l'enclos de son propre cerveau, mais si l'on veut pénétrer profondément, très profondément en soi-même et voir ce qui s'y trouve, et ce qui se trouve au delà, on ne doit avoir aucune peur d'aucune espèce, ni celle de la mort, ni celle de la pauvreté, ni celle de ne pas atteindre quelque chose.

De par sa nature même, la peur s'oppose inévitablement à toute recherche. Et, à moins que l'esprit, l'être entier n'en soit affranchi — pas seulement des peurs conscientes, mais encore de celles qui sont profondes, secrètes, dissimulées et dont on peut difficilement prendre conscience — il n'y a aucune possibilité de découvrir ce qui est vrai, ce qui existe en fait, et si cette notion de sublimité, d'immensité, dont l'homme a parlé de siècle en siècle existe réellement.

Je pense qu'il est possible de se libérer totalement de la peur, non pas pendant une période, non pas avec le temps, mais, à la lettre, de s'en libérer complètement. L'expérience de cet état complet d'absence de peur, c'est ce que je désire examiner avec vous.

Je tiens à préciser que je ne parle pas de mémoire. Je n'ai pas préalablement réfléchi à la question de la peur et je ne viens pas répéter ici ce que j'ai mis au point précédemment ; ce serait terriblement fastidieux, pour moi et pour vous. Je cherche, moi aussi. La chose doit être neuve à chaque instant. J'espère que vous entreprenez avec moi le voyage d'exploration et que vous n'êtes pas uniquement préoccupés de votre propre forme particulière de peur : que ce soit la peur de l'obscurité, du médecin, de l'enfer, de la maladie, de Dieu, de ce que diront vos parents, de ce que dira votre femme, votre mari ; ou que ce soit n'importe laquelle des douzaines de formes de peur qui existent.

Notre enquête porte sur la nature de la peur et non sur l'une quelconque de ses expressions.

Or, si vous voulez examiner la question, vous verrez que la peur ne surgit qu'au moment où la pensée se fixe sur hier ou sur demain, sur le passé ou sur le futur. Le verbe actif, le verbe au présent, n'a jamais peur. C'est dans le passé ou le futur du verbe que la peur réside toujours. Elle n'existe pas dans le présent actuel ; c'est une chose extraordinaire qu'on doit découvrir par soi-même. Dans le moment actuel, vivant, dans le présent actif, il n'existe aucune espèce de peur. Donc, la pensée est la source de la peur, la pensée qui se préoccupe de demain ou d'hier. L'attention est dans le présent actif. Penser à ce qui s'est passé hier ou à ce qui arrivera demain, c'est de l'inattention, et l'inattention engendre la peur. N'est-il pas vrai ? Quand je puis donner toute mon attention à une question quelconque, sans rien retenir ni rejeter, sans juger ni évaluer, dans cet état d'attention, la peur n'existe pas. Mais, dès que l'inattention survient — c'est-à-dire dès que, par exemple, je dis « Qu'arrivera-t-il demain ? » ou dès que je suis repris par ce qui est arrivé hier — cette inattention engendre la peur. L'attention est le présent actif. La peur c'est la pensée prise dans le temps. Quand vous êtes face à face avec quelque chose de réel, d'actuel, quand le danger est là, à ce moment, la pensée est absente : vous agissez. Et cette action peut être positive ou négative.

Ainsi, la pensée est le temps ; pas celui de la montre, mais le temps psychologique de la pensée. Et le temps engendre la peur : le temps comme distance d'ici à là, le temps comme processus par lequel on devient quelque chose ; le temps que constituent les choses que j'ai dites et faites hier, les choses cachées dont je ne voudrais pas que personne ait connaissance ; le temps qu'impliquent les questions : Qu'arrivera-t-il demain ? Qu'adviendra-t-il de moi quand je mourrai ?

Donc, la pensée est le temps. Et, dans le présent actif, est-ce que le temps existe, est-ce que la pensée existe ? On peut voir, n'est-ce pas, que la peur n'existe que lorsque la pensée se projette en avant ou en arrière, et que la pensée est le résultat du temps : du temps qui est en rapport avec le fait de devenir ou de ne pas devenir quelque chose, de s'accomplir ou d'être frustré. Nous ne parlons pas du temps chronologique. De toute évidence, vouloir s'en passer, ce serait être déséquilibré, stupide. Nous parlons du temps comme pensée. Si ce point est clair, nous pouvons alors étudier la question de savoir ce qu'est la pensée, en quoi consiste le fait de penser. J'espère que vous n'écoutez pas simplement les mots mais que vous écoutez réellement, que vous êtes réellement conscients d'être provoqués par ce qui est dit, et que vous répondez par vous-mêmes à cette provocation. Je demande : Qu'est-ce que la pensée ? Si vous ne connaissez pas le mécanisme de la pensée, si vous ne l'avez pas profondément, très profondément étudié, vous ne pourrez pas répondre, votre réponse sera inadéquate. Et si votre réponse est inadéquate, il y aura conflit et, en essayant de vous évader de ce conflit, vous vous détournerez du fait, du fait que vous ne savez pas. Dès que vous vous rendez compte que vous ne trouvez pas de réponse, que vous ne savez pas, la peur surgit. Je me demande si vous suivez tout cela.

Ainsi, qu'est-ce que la pensée ? C'est évidemment la réaction, l'opération, qui prend place entre la provocation et la réponse, n'est-ce pas ? Je vous demande quelque chose, un certain temps s'écoule avant que vous répondiez, et, pendant ce temps, la pensée est en action, cherche une réponse. C'est assez simple d'écouter cette explication mais faire réellement par vous-mêmes l'expérience du processus de la pensée, étudier la manière dont le cerveau répond à une provocation et la nature du processus par lequel la réponse est élaborée, cela exige, n'est-ce pas, une attention active. Je vous en prie, observez votre réponse à la QUESTION : Qu'est-ce que la pensée ?

Que se passe-t-il en vous ? Vous ne pouvez pas répondre à la question ? Vous n'avez jamais cherché à y répondre. Vous attendez, de votre mémoire, quelque réponse. Et c'est pendant ce délai, dans l'intervalle de temps qui sépare la question de la réponse, qu'intervient le processus de la pensée. N'en est-il pas ainsi ? Si je vous pose une question qui vous est familière, telle que « Quel est votre nom ? », vous y répondez instantanément, parce que, pour l'avoir tant de fois répétée, vous connaissez si bien la réponse. Si on demande quelque chose d'un peu plus difficile, il s'écoule, n'est-ce pas, un intervalle de quelques secondes pendant lequel le cerveau est mis en mouvement et fouille dans la mémoire pour trouver la réponse. Si on pose une question beaucoup plus complexe, l'intervalle de temps devient plus grand mais le processus reste le même - fouiller dans la mémoire, chercher les mots justes et ensuite, répondre. Je vous en prie, suivez cela lentement, car c'est réellement très amusant et très intéressant d'observer ce processus qui prend place. Tout cela fait partie de la prise de conscience de soi.

On peut aussi poser une question telle que « Quelle est la distance d'ici à New-York ? ». Après avoir cherché dans votre mémoire vous êtes contraint de dire « Je ne la connais pas, mais je puis la trouver » — ce qui prend davantage de temps. Et on peut vous poser une question qui vous oblige à dire : « Je ne connais pas la réponse », mais, en même temps, vous attendez une réponse, vous attendez qu'on vous la dise.

Ainsi, nous avons la question familière et la réponse immédiate ; la question moins familière, et la réponse un peu diférée ; nous avons la question concernant une chose dont nous ne sommes pas sûrs mais dont nous pouvons nous informer, ce qui prend encore du temps; nous avons enfin la question portant sur quelque chose que nous ne connaissons pas, mais dont nous pensons que, si nous attendons, la réponse nous sera donnée.

Maintenant, si on pose la question « Est-ce que Dieu existe ou non ? », qu'arrivera-t-il ? Vous ne pouvez y trouver aucune réponse dans votre mémoire, n'est-ce pas ? Bien que vous puissiez aimer croire, bien qu'on ait pu vous dire quelque chose à ce sujet, il vous faut écarter toutes ces sottises. Chercher dans votre mémoire ne vous est d'aucun secours ; il est vain que vous attendiez qu'on vous dise ce qu'il en est, car personne ne peut vous le dire, et un intervalle de temps ne peut rien vous apporter. Dans le présent actif, il ne reste que le fait, l'absolue certitude que vous ne savez pas. Cet état de non-savoir est l'attention complète, n'est-ce pas ? Toute autre forme de savoir ou de non-savoir procède du temps et de la pensée, et n'est qu'inattention.

En écoutant tout cela, êtes-vous en train d'apprendre ? Il est certain qu'apprendre implique le non-savoir. Apprendre, n'est pas additionner des connaissances ; apprendre n'est pas accumuler. Dans le processus de rassemblement, d'accumulation, on ne fait qu'ajouter au savoir, qui est statique. Tandis qu'apprendre est un mouvement vivant, un changement perpétuel.

En conséquence, qu'arrive-t-il quand vous apprenez au sujet de la peur ? Vous poursuivez la peur n'est-ce pas ? Vous êtes aux trousses de la peur, elle n'est pas à vos trousses. Et vous vous apercevez alors qu'il n'y a pas vous d'un côté et la peur de l'autre. Une telle division n'existe pas. Ainsi, l'attention est ce présent actif dans lequel l'esprit, le cerveau dit : « Je ne sais pas, absolument pas ». Dans cet état, la peur n'existe pas. Mais la peur existe quand vous dites : « Je ne sais pas mais j'espère savoir ». Je pense que c'est là un point absolument crucial, qui doit être compris. Consdérons-le différemment.

Après tout, la peur surgit quand vous êtes à la recherche de la sécurité, extérieure ou intérieure ; quand vous désirez un état permanent, persistant, durable, dans vos relations, dans les choses de ce monde, dans l'assurance que finalement, nous disons que Dieu existe, lequel est absolument, donne le savoir, dans l'expérience émotionnelle. Et, éternellement permanent, et que nous pouvons trouver en lui une paix, une sécurité qui ne pourront jamais être troublées. Chacun cherche la sécurité sous une forme ou une autre, et vous savez comment on joue à tout cela, cherchant la sécurité dans l'amour, dans les biens, dans la vertu, dans le fait de se jurer d'être bon, d'être chaste. Nous connaissons tous les horreurs impliquées dans la recherche, ouverte ou secrète, de la sécurité. Et tout cela est la peur. Car, en effet, vous n'avez jamais découvert si la sécurité existe effectivement. Vous ne savez pas. J'emploie ces mots dans leur acception absolue et totale : c'est un fait que vous ne savez pas. Vous ne savez pas si Dieu existe ou non ; vous ne savez pas s'il y aura ou non une autre guerre. Vous ne savez pas ce qui se produira demain. Vous ne savez pas si, intérieurement, il existe quelque chose de permanent. Vous ne savez pas ce qui surviendra dans vos relations, avec votre femme, votre mari, vos enfants. Vous ne savez pas, mais vous avez, n'est-ce pas, à découvrir ce fait que vous ne savez pas, à le découvrir par vous-même. Et cet état de non-savoir, cet état de complète incertitude, n'est pas la peur, c'est un état de pleine attention dans lequel vous pouvez découvrir.

Ainsi, on voit que l'ensemble, la totalité de la conscience, qui inclut, non seulement le superficiel, la conscience claire, mais encore ce qui est caché, les plus profonds résidus de la mémoire raciale, les mobiles, on voit que tout cela, qui est la pensée, est essentiellement la peur. Bien que la conscience puisse comporter certaines

formes de plaisir, de douleur, d'amusement, de joie, etc., vous verrez qu'elle est le résultat du temps. La conscience est le temps, elle est le résultat de jours nombreux, de mois, d'années et de siècles. Votre conscience de vous-même en tant que Français a nécessité, historiquement, une propagande se poursuivant pendant des générations. Le fait que vous êtes un chrétien, un catholique ou quoi que ce soit d'autre, a exigé deux mille années de propagande au cours desquelles vous avez été entraîné à croire, à penser, à fonctionner et à agir selon un certain modèle que vous appelez chrétien. Et n'avoir aucune croyance, être comme rien, semble effrayant. Ainsi la conscience totale est peur. C'est un fait, et être en accord ou en désaccord avec un fait n'a aucun sens.

Or, qu'arrive-t-il quand vous êtes face à face avec un fait ? Ou bien vous avez des opinions sur le fait, ou simplement vous l'observez. Si vous avez des opinions, des jugements à son sujet, si vous l'évaluez, alors vous ne le voyez pas ; alors, le temps s'introduit, parce que votre opinion appartient au temps, elle est d'hier, elle est liée à ce que vous avez connu antérieurement. La vision réelle est le présent actif, et, dans cette vision, la peur n'existe pas. Je ne suis pas en train de vous suggestionner en disant que la peur n'existe pas. C'est un fait réel, et l'expérience vécue d'un fait réel libère de la peur la totalité de la conscience. J'espère que vous n'êtes pas trop fatigués et que vous faites l'expérience totale de tout ce que je dis, car vous ne pouvez pas emporter mes mots chez vous et les méditer : ils n'auraient plus aucune valeur. Ce qui a une valeur, c'est de faire face à ce que je dis et d'y pénétrer. Vous verrez alors que tout votre mécanisme pensant, avec son savoir, ses subtilités, ses défenses et ses refus, que tout cela est la pensée et la cause réelle de la peur. Et vous verrez aussi que, dans l'attention totale, la pensée disparaît : il n'y a que perception, vision.

L'attention s'accompagne d'une complète immobilité, car elle ne comporte pas d'exclusion. Quand le cerveau parvient à être complètement silencieux, non pas endormi, mais actif, sensible, vivant, dans cet état d'immobilité attentive, la peur n'existe pas. Alors, il y a une qualité de mouvement qui n'appartient aucunement à la pensée, ni à fa sensation, à l'émotion ou au sentiment. Ce n'est ni une vision, ni une hallucination ; c'est un genre de mouvement totalement différent qui conduit à ce qui ne peut être nommé, à l'immesurable, à la vérité.

Mais, malheureusement, vous n'écoutez pas réellement, vous ne faites pas l'expérience totale de ce qui est dit, parce que vous ne l'avez pas réellement pénétré, parce que vous n'avez pas poussé votre enquête jusque-là. Par conséquent, dans peu de temps la peur vous assaillira de nouveau et vous submergera. Donc il vous faut pénétrer la peur, et à mesure que vous la pénétrerez, elle se dissoudra. Et lorsque vous aurez ainsi établi les fondements de la réalité, vous ne la rechercherez jamais plus, parce que toute recherche de la réalité est fondée sur la peur. C'est lorsque l'esprit, le cerveau, se sera affranchi de la peur que vous découvrirez la vérité.

UN AUDITEUR : J'ai lu un livre de vous sur l'éducation. Ne pourrions-nous pas fonder une école du genre que vous proposez pendant que vous êtes ici à Paris ?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, Monsieur, nous avons parlé de la peur et non de fonder des écoles. Si vous désirez fonder une école de ce genre, c'est votre affaire, non la mienne, car je vais partir à la fin de la semaine prochaine. Et il n'est pas si facile de fonder des écoles. Il faut qu'il y ait un enthousiasme à la base de cette entreprise. La question est correcte en elle-même, mais peut-être pourrions-nous poser des questions plus en rapport avec le sujet traité.

UN AUDITEUR : Pourquoi les enfants ont-ils peur ?

KRISHNAMURTI : La vraie question n'est-elle pas : pourquoi avez-vous peur, vous ? Pourquoi les enfants ont peur, c'est assez évident. Ils sont entourés par une so-

ciété qui est fondée sur la peur. Les parents ont peur, et l'enfant a essentiellement besoin de sécurité. Quand elle lui fait défaut, il prend peur. Voyez-vous, vous ne regardez pas en face le fait que c'est vous qui avez peur.

UN AUDITEUR : Est-il possible d'être toujours dans cet état de pleine attention qui exclut la peur ?

KRISHNAMURTI : Dans l'attention, il n'y a pas d'exclusion ; ce n'est pas un processus de résistance. Nous avons étudié cette question de la peur et nous avons vu que la peur n'existe pas quand vous faites attention. Dans l'attention, le processus exclusif de la pensée est absent. Vous pouvez encore vous servir de la pensée, mais il n'y a pas d'exclusivité. Je suis attentif ; en ce moment, je suis complètement là. Mais je fais usage de mots pour communiquer avec vous. Cet usage des mots est limité à cette fonction, à la communication. Ils ne me servent pas à faire l'expérience totale du fait réel.

Et la question se pose alors : Peut-on maintenir une pleine attention ? « Maintenir » implique le temps, et, par conséquent, vous avez déjà détruit l'attention. Si l'attention cesse, n'intervenez pas, et laissez-là surgir de nouveau. Ne dites pas : « Je dois la maintenir » car cela implique l'effort, le temps, la pensée, et tout un rabâchage.

UN AUDITEUR : Toute mémoire est-elle liée au savoir, ou est-ce que le silence est une mémoire d'une autre sorte ?

KRISHNAMURTI : Tout le processus du savoir, d'accumulation des expériences, a pour résultat la mémoire, qui est le temps. Nous connaissons le processus mécanique d'accumulation de la mémoire. Chaque expérience incomprise, incomplète, laisse sa marque, que nous appelons la mémoire. Le silence serait-il une mémoire d'une qualité différente ? Il n'a aucune espèce de rapport avec la mémoire. La mémoire implique, n'est-ce pas, la continuité : le passé, le présent et le futur. Le silence n'a pas de continuité, et il est important de comprendre ce point. On peut faire pression sur le cerveau, le discipliner pour le rendre silencieux, et ce processus de discipline présente une continuité, mais le silence qui résulte de la discipline, de la mémoire, n'est en aucune façon le silence véritable. Nous parlons d'un silence qui vient sans qu'on l'invite et où n'existe aucune peur, d'aucune sorte, évidente ou secrète. Et lorsque ce silence existe, qui est absolument nécessaire et n'est pas de la nature de la mémoire, il y a alors un type de mouvement totalement différent.

Paris, le 14 septembre 1961

6ème causerie
Paris, le 17 septembre 1961

Je désire parler de quelque chose qui me semble important : la question de la mutation et du changement. Qu'entendons-nous par changement ? Et à quel niveau, à quelle profondeur changeons-nous ? De toute évidence, un changement est nécessaire. Non seulement l'individu doit changer, mais aussi la collectivité. Je ne crois pas qu'il y ait une pensée collective quelconque, à l'exception des instincts raciaux héréditaires et du savoir accumulé dans l'inconscient, mais une action collective est évidemment nécessaire. Toutefois, pour que cette action collective soit complète, et non pas discordante, l'individu, dans ses rapports avec la collectivité, doit changer. Par l'action même du changement individuel, la collectivité changera aussi, bien que certains groupes politiques essaient de séparer les deux et de forcer l'individu à se conformer à la prétendue collectivité.

Si nous pouvions ensemble tirer au clair tout le problème du changement, découvrir comment on peut amener un changement dans l'individu et ce que ce changement implique, peut-être alors, dans l'acte même d'écouter, de participer à l'enquête, un changement pourrait-il survenir en vous, sans intervention de votre volonté. Pour moi, un changement délibéré, un changement obtenu par la contrainte, la discipline, le conformisme, n'est pas un changement du tout. Et bien qu'intellectuellement vous puissiez admettre assez facilement cela, je vous assure que sonder la nature réelle du changement, sans y être poussé par un mobile, est une chose tout à fait extraordinaire.

La plupart d'entre nous ont des habitudes de pensée tellement invétérées, si profondément enracinées, ils sont tellement accoutumés à certaines idées, prisonniers de certaines habitudes physiques qu'il semble presque impossible qu'ils puissent s'en libérer. Nous avons adopté certaines manières de manger, une certaine sorte de nourriture à laquelle nous tenons, des habitudes variées de nous vêtir, des habitudes physiques, émotionnelles et intellectuelles, etc.. Amener un changement profond, radical, dans tout cet état de choses, sans faire intervenir quelque menace contraignante, est en vérité bien difficile. Le changement dont nous avons connaissance est toujours très superficiel. Un mot, un geste, une idée, une invention, peuvent nous amener à rompre avec une habitude et à nous adapter à une nouvelle formule. Nous pensons alors que nous avons changé. Quitter une Église et adhérer à une autre, cesser de se dire Français pour se dire Européen ou internationaliste, ce genre de changements est très superficiel. Ce n'est qu'une affaire de commerce, d'échanges. Un changement dans la manière de vivre, faire un voyage autour du monde, changer d'idées, d'attitudes, de valeurs, tout ce processus m'apparaît superficiel parce qu'il est le résultat de quelque force contraignante, extérieurement ou intérieurement.

Ainsi, nous pouvons voir très clairement que changer en raison de quelque influence extérieure, par peur ou par désir d'obtenir un résultat, ce n'est pas un changement radical. Et il nous faut passer par un changement complet, une révolution immense. Ce qui est nécessaire, ce n'est pas un changement d'idées, de formules, mais une démolition, une destruction totale de tous les modèles, de toutes les formules. Nous pouvons voir, historiquement, que chaque révolution, si prometteuse et violente qu'elle ait pu être à l'origine, aboutit invariablement à la répétition des vieilles for-

mules, et que tout changement amené par la contrainte de la peur ou de la récompense, du profit, n'est qu'une adaptation. Mais un changement doit intervenir parce que vous ne pouvez pas continuer à vivre avec ces attitudes mesquines, étroites, limitées, avec ces croyances et ces dogmes. Ils doivent être dispersés, démolis. Et comment seront-ils démolis ? Quels sont les processus qui pourront briser totalement la formation des habitudes ? N'est-il pas possible de se passer complètement de modèles, de formules ? De n'être pas indéfiniment en train de rompre avec une habitude pour en adopter une autre ?

Si tout ce que je viens de dire est compris, nous pouvons alors nous mettre à rechercher s'il est possible de faire apparaître une qualité de l'esprit ou du cerveau qui soit toujours fraîche, toujours jeune, toujours neuve, ne créant jamais une habitude de pensée ou ne s'accrochant jamais à un dogme ou à une croyance. Cela signifie pour moi qu'il nous faut étudier toute la structure de la conscience dans laquelle nous fonctionnons. La totalité de notre conscience, la conscience qui est cachée et la conscience superficielle, fonctionne à l'intérieur d'une structure, d'un cadre, et briser ce cadre est le problème auquel nous avons à faire face. Ce n'est pas une affaire de changement dans la manière de penser. Car vous pouvez penser d'une nouvelle manière, comme le communiste le plus récent, ou adopter une nouvelle croyance, mais tout cela est encore à l'intérieur du cadre de la conscience, de la pensée, et la pensée est toujours limitée. Changer de modèle de pensée, ce n'est donc pas briser les limitations de la conscience.

La plupart d'entre nous sont entièrement satisfaits par une adaptation superficielle, et nous pensons que c'est un progrès que d'apprendre une nouvelle technique, acquérir un nouveau langage, obtenir un nouvel emploi, découvrir une autre manière de gagner de l'argent ou se créer de nouvelles relations quand les anciennes deviennent ennuyeuses. Pour la plupart d'entre nous, la vie est à ce niveau : adaptation, contrainte, rupture avec les vieilles formules et emprisonnement dans les nouvelles. Mais cela n'est en aucune façon un changement, et les problèmes humains présents exigent une révolution complète, une mutation totale. On doit donc étudier très profondément la conscience pour découvrir s'il est possible d'amener un changement radical, en sorte que les limitations de la pensée soient abattues et que la conscience soit libérée.

Peut-être, pouvez-vous superficiellement, consciemment, effacer quelque chose de ce qui se trouve à la partie supérieure de l'ardoise, mais curer les plus profonds recoins du cœur et de l'esprit, nettoyer ce qui est caché, l'inconscient, semble presque impossible, n'est-ce pas ? Parce que vous ne savez pas ce qui est là ; l'esprit superficiel ne peut pas pénétrer dans le sombre entrepôt de la mémoire. Mais ce nettoyage doit être fait.

J'espère que vous ne suivez pas tout cela de façon simplement verbale, intellectuelle, car ce serait jouer à un jeu stupide, comme si vous vous amusiez avec des cendres. Mais si vous suivez expérimentalement, réellement — si vous ne suivez pas l'orateur mais l'expérience que vous faites vous-même — je pense que ce sera d'une grande valeur. Donc, comment peut-on pénétrer dans l'inconscient, dans les recoins cachés de son propre cœur, de son propre esprit et de son propre cerveau ? Les psychologues et les psychanalystes essaient de vous ramener à votre enfance, avec tout ce que cela implique, mais cela ne résout en aucune façon le problème fondamental, parce qu'un interprète intervient, quelqu'un qui attribue des valeurs, et, de nouveau, vous ne faites que vous conformer à un modèle. Nous parlons de détruire complètement le modèle, car il n'est que l'expérience de milliers d'années imposée, par la répétition, au cerveau qui est fantastiquement sensible et adaptable. Donc, comment peut-on détruire le modèle ? Tout d'abord, nous devons être sûrs que le processus

analytique mis en œuvre par le psychologue, le psychanalyste ou vous-même n'a pas de valeur lorsque ce qui nous intéresse est une transformation complète, une complète mutation. Il peut avoir quelque valeur lorsqu'il s'agit de rendre un malade mental capable de s'adapter davantage à notre malsaine société ; mais ce n'est pas de cela que nous parlons. Avant d'aller plus loin, nous devons être complètement certains que l'analyse ne peut pas amener une révolution totale dans la conscience. Qu'implique l'analyse ? Qu'elle soit faite, par un étranger ou par vous-même, elle suppose toujours, n'est-ce pas, l'observateur et l'observé. L'observateur est là, observant, critiquant, censurant, et il interprète ce qu'il observe selon un système de valeurs qu'il possède déjà. Il y a donc une division entre l'observateur et l'observé, un conflit ; et si l'observateur n'observe pas exactement, il se fait une représentation erronée des faits, et cette fausse représentation est reportée indéfiniment, ce qui donne lieu à une incompréhension plus profonde. Il n'y a donc pas de limite à l'erreur quand on recourt à l'analyse. De cela vous devez être absolument sûrs ; sûrs en ce sens que vous pouvez voir que l'analyse n'est pas la bonne manière de libérer la conscience.

Ainsi, tout en ne sachant pas quelle est la voie d'accès correcte, on peut néanmoins refuser la fausse voie d'accès. L'esprit est alors dans un état de négations Je me demande si vous avez jamais fait l'essai de la pensée négative. Notre pensée est principalement une pensée positive qui inclut aussi une certaine forme de négation. Notre pensée, présentement, est basée sur la peur, le profit, la récompense, l'autorité ; nous pensons selon une formule, et c'est en cela que consiste la pensée positive qui comporte ses propres négations. Mais nous parlons de la négation du faux sans aucune connaissance de ce qui est vrai. Peut-on se dire à soi-même : « Je sais que l'analyse est fausse, elle ne détruira pas les limitations de la conscience, pas plus qu'elle ne provoquera une mutation ; en conséquence, je ne veux pas m'y adonner » ? Ou encore : « Je sais que le nationalisme est un poison, que ce soit celui de la France, de la Russie ou de l'Inde, donc, je le rejette. Sans savoir ce qu'on pourrait mettre à sa place, je peux voir que le nationalisme est faux » ? Et, pour voir que les dieux, les sauveurs, les cérémonies que l'homme a inventés — qu'ils remontent à dix mille ans, à deux mille ans, ou aux dernières quarante années — pour voir qu'ils n'ont aucune valeur et les rejeter complètement, il faut un psychisme-et-cerveau qui soit très clair, qui soit exempt de peur dans son refus. Alors, en rejetant ce qui est faux, ne commencez-vous pas à voir ce qui est vrai ? Pour voir ce qui est vrai, il faut qu'il y ait d'abord le refus, la négation de ce qui est faux. Je me demande si vous suivez tout cela.

Pour découvrir ce qu'est la beauté, vous devez renier toute la beauté que l'homme a créée. Pour faire l'expérience de l'essence de la beauté, il faut qu'il y ait d'abord destruction de tout ce qui a été créé jusqu'à présent ; car l'expression, quelque merveilleuse qu'elle soit, n'est pas la beauté. Pour découvrir ce qu'est la vertu — ce qui est une chose extraordinaire — on doit se débarrasser complètement de la morale sociale de la respectabilité, avec tous ses tabous stupides décrétant ce que vous devez faire et ne pas faire. Quand vous voyez et reniez ce qui est faux, sans savoir d'avance ce qui est vrai, alors survient l'état réel de négation. Seul l'esprit-et-cerveau vide de ce qui est faux peut découvrir ce qui est vrai.

Donc, si le processus analytique ne brise pas la structure dans laquelle la conscience fonctionne et si on a rejeté ce processus, on doit alors se demander quelles sont les autres notions fausses qui doivent être rejetées. J'espère que vous suivez.

Certainement, ce qu'il convient de rejeter ensuite, c'est le désir d'un changement. Pourquoi désire-t-on un changement ? Vous ne désirez jamais un changement quand les conditions présentes vous conviennent, vous satisfont. Vous ne désirez pas une révolution si vous possédez un million de dollars. Vous ne désirez pas une révolution si vous êtes à l'aise, si vous êtes un bourgeois, installé confortablement avec votre

femme, votre mari, votre enfant. Vous dites alors : « Pour l'amour de Dieu, laissez les choses en place ! ». Mais vous désirez un changement quand vous êtes dérangé, mécontent, quand il vous faut davantage d'argent, une plus belle maison. Donc, si vous l'examinez très profondément, vous verrez que votre demande de changement exprime le désir d'une vie plus confortable, plus lucrative. Elle est basée sur un mobile : celui d'acquérir un nouveau genre de confort, de sécurité. Maintenant, si vous voyez ce processus comme étant faux — et vous devez le voir comme tel si vous désirez découvrir ce qui est vrai — continuez-vous ensuite à rechercher un changement ? Existe-t-il une recherche quelconque ?

Après tout, vous êtes tous ici avec le désir de découvrir quelque chose, n'est-ce pas ? Que cherchez-vous et pourquoi cherchez-vous ? Si vous y réfléchissez profondément, vous découvrirez que vous êtes insatisfaits des choses telles qu'elles sont et que vous désirez quelque chose de nouveau. Et cet élément nouveau doit toujours être agréable, réconfortant, rassurant, stable. Les personnes soi-disant religieuses cherchent Dieu. C'est du moins ce qu'elles disent. Mais le fait que vous cherchez implique quelque chose que vous avez perdu, ou que vous avez connu, et que vous désirez retrouver. Comment pourriez-vous chercher Dieu ? Vous ne connaissez rien au sujet de Dieu, excepté ce qu'on vous en a dit — ce qui est de la propagande. L'Église se lance dans la propagande, et les communistes également. Mais vous ne savez rien au sujet de Dieu, et, pour découvrir ce qu'il est, il vous faut d'abord rejeter, écarter toutes les formes de propagande, tous les tours auxquels les Églises et les autres organisations se sont livrées.

Pour qu'une complète mutation puisse survenir dans la conscience, vous devez donc rejeter toute analyse ainsi que toute recherche, et n'être plus sous aucune influence ; ce qui est immensément difficile. L'esprit, voyant ce qui est faux, l'écarte complètement, sans savoir ce qui est vrai. Si vous saviez déjà ce qui est vrai, vous ne feriez qu'échanger ce que vous estimez faux contre ce que vous croyez être vrai. Il n'y a pas renoncement si vous savez ce que vous allez obtenir en retour. Il n'y a renoncement que si vous abandonnez quelque chose sans savoir ce qui arrivera. Cet état de négation est absolument nécessaire. Je vous en prie, suivez cela attentivement car, si vous êtes allé jusque-là, vous verrez que, dans l'état de négation, vous découvrirez ce qui est vrai. La négation, en effet, consiste à vider la conscience du connu.

Après tout, la conscience est basée sur le savoir, sur l'expérience, sur l'héritage racial, sur la mémoire, sur les choses par lesquelles on a passé. Les expériences sont toujours du passé, lequel agit sur le présent, se trouve modifié par lui et se prolonge dans le futur. Tout cela est la conscience, ce vaste entrepôt des siècles. Elle n'est utile qu'en ce qui concerne l'aspect mécanique de l'existence. Il serait absurde de rejeter tout le savoir scientifique acquis au cours d'un long passé. Mais, pour amener une mutation dans la conscience, une révolution dans sa structure totale, un vide complet est nécessaire. Et ce vide n'est possible que s'il y a découverte, vision réelle, de ce qui est faux. Alors vous verrez, si vous êtes allé jusque-là, que l'apparition du vide a déjà produit une complète révolution dans la conscience : cette révolution s'est opérée.

Vous savez, tant d'entre nous ont la peur, l'effroi, d'être seuls. Nous désirons toujours une main que nous puissions serrer, une idée à laquelle nous puissions nous accrocher, un Dieu que nous puissions adorer. Nous ne sommes jamais seuls. Dans notre chambre, dans un autobus, nous sommes en compagnie de nos pensées, de nos occupations ; et, quand nous sommes avec d'autres gens, nous nous adaptons au groupe, à nos compagnons. En vérité, nous ne sommes jamais seuls, et, pour la plupart des personnes, la pensée même qu'elles pourraient être seules est effrayante. Mais seul l'esprit, le cerveau qui est complètement seul, vide de toute demande, de toute forme d'adaptation, de toute influence, complètement vide, seul un tel esprit

peut découvrir que cette vacuité même est mutation. Je vous assure que toute chose est née de cette vacuité ; tout ce qui est neuf sort de ce sens du vide, vaste, immesurable, insondable. Cela n'est pas du romantisme, ce n'est pas une idée, une image, une illusion. Quand vous rejetez le faux complètement, sans savoir ce qui est vrai, alors il se produit une mutation dans la conscience, une révolution, une transformation totale. Peut-être n'y a-t-il plus alors de conscience, telle que nous la connaissons, mais quelque chose d'entièrement différent. Et cette conscience, cet état, peut cependant vivre en ce monde parce qu'il n'implique pas le rejet du savoir mécanique. Donc, si vous y avez pénétré : il est là.

Mais la plupart d'entre nous désirent un changement qui n'est qu'une continuité modifiée. Il n'y a rien de nouveau en cela. Il n'y a pas en cela un esprit frais, un esprit jeune. Et seul, un esprit frais, innocent, jeune, peut découvrir ce qui est vrai. C'est à un tel esprit, qui est libre du connu, que peut venir ce qui n'a pas de nom, l'inconnaissable.

UN AUDITEUR : Si quelqu'un voit clairement le faux en tant que faux et le laisse tomber, est-ce la négation ou comporte-t-elle quelque chose de plus ?

KRISHNAMURTI : Je pense qu'il y a dans la négation quelque chose de plus que cela. Qu'est-ce qui vous fait renier ? Quelle est la raison, quel est le motif ? Ce qui vous pousse à rejeter quelque chose, c'est soit la peur, soit la recherche d'un bénéfice. Si vous ne vous trouvez plus à l'aise dans votre Église, vous adhérez à une autre ou à quelque secte stupide. Mais si vous rejetez toute forme d'Église, toute forme d'attachement à quelque chose qui peut vous donner un réconfort, sans savoir où votre attitude va vous mener, quand vous êtes dans cet état d'incertitude, dans cet état de danger, alors cet état est la négation. Il exige qu'on perçoive très clairement que n'importe quelle organisation religieuse est nuisible, et retient l'homme en esclavage ; et que rejeter, c'est rejeter toutes les organisations religieuses. Cela signifie, n'est-ce pas, que vous devez vous tenir debout par vos propre forces, tandis que vous désirez tous appartenir à une chose ou à une autre, vous déclarer Français, Anglais, Allemands, catholiques, protestants, etc.. Être complètement étranger à tout cela, c'est la négation.

UN AUDITEUR : Quand on parvient à cette conscience du vide, comment peut-on vivre pratiquement en ce monde ?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, y parvenez-vous ? Et, d'ailleurs, nous n'avons pas rejeté, n'est-ce pas, le savoir mécanique ? Il vous faut disposer du savoir mécanique en ce monde, pour vous rendre à votre bureau, pour remplir vos fonctions d'ingénieur, d'électricien, de violoniste, ou de ce que vous voudrez. Nous parlons d'une révolution dans la conscience, dans la psyché, dans la totalité de l'être. Le savoir technique superficiel, le mécanisme de votre emploi fonctionnel quotidien, il vous faut les posséder. Mais si l'esprit qui fait usage de ce savoir technique n'est pas complètement libre, dans un état de mutation, le mécanisme superficiel devient alors destructeur, malfaisant, laid, brutal ; et c'est ce qui arrive dans le monde.

UN AUDITEUR : Pouvez-vous nous redire pourquoi l'analyse est fausse ? Je n'ai pas tout à fait saisi ce point.

KRISHNAMURTI : Considérons la chose différemment. En quoi consistent les rêves ? Pourquoi rêvons-nous ? Je ne m'écarte pas de la question. Vous rêvez parce que pendant le jour votre cerveau est si occupé qu'il ne dispose pas de cette tranquillité dans laquelle, et à la faveur de laquelle, il pourrait pénétrer profondément en lui-même. Et vous savez de quelle manière il est occupé — par l'emploi, la compétition, par mille choses. Donc, quand vous êtes endormi, des insinuations, des suggestions viennent de l'inconscient. Elles prennent la forme de symboles, de rêves, et au réveil,

vous vous en souvenez et vous essayez de les interpréter ou de les faire interpréter par quelqu'un d'autre. Vous connaissez tout ce processus. Or, pourquoi rêvez-vous si peu que ce soit ? Pourquoi devriez-vous rêver ? Est-ce que rêver n'est pas, si je puis dire, mauvais ? En effet, si, pendant toutes les heures de veille, vous étiez attentif, si vous preniez conscience de tout ce qui survient autour de vous et en vous-même, alors, dans cet état d'observation, vous amèneriez au fur et à mesure, toutes choses à la lumière ; tous les mobiles, tous les désirs, toutes les impulsions, inconscients, se manifesteraient dans l'esprit conscient et seraient compris. Dès lors, quand vous seriez endormi, vous ne pourriez plus rêver. Dormir aurait une signification totalement différente. Il en est de même en ce qui concerne l'analyse. Si vous pouviez percevoir d'un seul regard le processus total de l'analyse, et vous le pouvez, vous verriez alors parfaitement qu'aussi longtemps qu'il y aura un observateur, un censeur, en train d'interpréter, l'analyse sera toujours inévitablement fausse. Parce que la condamnation ou l'approbation du censeur est basée sur son propre conditionnement.

UN AUDITEUR : Vous avez parlé de la libération de toutes les influences, mais ne sommes-nous pas influencés par ces réunions ?

KRISHNAMURTI : Si vous êtes influencé par l'orateur, vous pouvez tout aussi bien aller au cinéma, à l'église ou à la messe. Si vous êtes influencé par l'orateur, vous créez une autorité, et n'importe quelle forme d'autorité vous empêche de comprendre ce qui est réel, ce qui est vrai. Et si vous êtes influencé par l'orateur, cela prouve que vous n'avez pas compris ce qu'il a dit pendant l'heure passée, pendant les trente ans passés. Être libre de toute influence — celle des livres que vous lisez, des journaux, du cinéma, de l'éducation que vous avez reçue, de la société à laquelle vous appartenez, celle de l'Église — prendre conscience de toutes ces influences et n'être pris dans aucune d'elles, c'est l'intelligence. Cela requiert qu'on soit alerte, vigilant, qu'on prenne conscience de tout ce qui se passe à l'intérieur de soi, de chaque réaction. Ce qui signifie qu'on ne doit pas laisser passer une seule pensée sans prendre connaissance de son contenu, de son origine, de son mobile.

Paris, le 17 septembre 1961

7ème causerie
Paris, le 19 septembre 1961

Si vous le permettez, j'aimerais m'entretenir avec vous d'une question plutôt complexe, qui est celle de la mort. Mais avant que nous l'examinions, je voudrais suggérer que ceux qui prennent des notes s'en abstiennent. Nous ne donnons pas une conférence où l'on puisse prendre des notes, après quoi quelqu'un interpréterait ce qui a été dit. Les interprètes sont des exploiteurs, qu'ils soient bien intentionnés ou n'aient que le désir de se faire une réputation. Aussi, je voudrais ardemment suggérer que vous écoutez pour faire l'expérience de ce qui est dit, et non y réfléchir plus tard, ou écouter les commentaires d'autres personnes à son sujet ; ce qui serait tout à fait futile.

J'aimerais, également, souligner que les mots ont très peu de sens en eux-mêmes. Ce sont des symboles utilisés pour les besoins de la communication. Il me faut faire usage de certains mots, mais ils sont employés afin que nous puissions nous entretenir, et on doit avancer prudemment à travers eux pour atteindre des choses qui ne sont pas explicables avec des mots ; et il y a en cela un danger. Car nous sommes enclins à interpréter les mots selon nos propres sympathies et antipathies et de ce fait passer à côté de la signification de ce qui est réellement dit. Nous essayons de découvrir ce qui est faux et ce qui est vrai ; et pour faire cela, il nous faut aller au delà des mots. Et, dans le fait d'aller au delà des mots, il y a le danger d'une interprétation privée, personnelle, de ces mots. En conséquence, si nous désirons pénétrer cette question de la mort d'une façon réellement profonde, comme j'en ai l'intention, nous devons prendre conscience des mots et de leur signification, et nous garder de les interpréter selon nos sympathies et antipathies. Si nos esprits sont libres des symboles, alors nous pourrons communier au delà des mots.

La mort est un problème des plus complexes si on veut en faire réellement l'expérience et le pénétrer profondément. Ou bien nous rationalisons la mort, nous nous en débarrassons par des explications intellectuelles, et nous nous réinstallons confortablement, ou bien nous avons des croyances, des dogmes, des idées, vers lesquels nous nous tournons. Mais les dogmes, les croyances et les rationalisations ne résolvent pas le problème. La mort est là ; elle est toujours là. Même si les médecins et les savants peuvent prolonger notre machinerie physique de cinquante ans ou davantage, la mort attend son heure. Et, pour comprendre la mort, nous devons pénétrer en elle, non pas de façon verbale, intellectuelle ou sentimentale, mais faire face réellement au fait qu'elle constitue et pénétrer en lui. Cela requiert beaucoup d'énergie, une grande clarté de perception, et cette énergie et cette clarté se refusent lorsque la peur existe.

Qu'ils soient jeunes ou vieux, la plupart d'entre nous sont effrayés par la mort. Bien que nous voyions passer chaque jour le corbillard, nous avons peur de la mort ; et où existe la peur, il n'y a pas de compréhension. Aussi, pour pénétrer la question de la mort, la condition première, la condition essentielle, c'est d'être affranchi de la peur. Et, par pénétrer cette question, j'entends vivre avec la mort ; j'entends voir réellement, et non pas de façon verbale, intellectuelle, à quoi cela ressemble de vivre avec quelque chose de si péremptoire, de si définitif, avec quelque chose qui se refuse à toute discussion, à tout marchandage. Mais, pour faire cela, on doit d'abord être affranchi de la peur ; et c'est extraordinairement difficile.

Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de vous libérer de la peur de quelque chose ; la crainte de l'opinion publique, de perdre votre emploi, d'être dépouillé d'une croyance.

Si vous l'avez essayé, vous vous êtes rendu compte qu'il est extrêmement difficile d'écarter la peur complètement.

Connaissons-nous réellement la peur ? Ou n'existe-t-il pas toujours un intervalle entre le processus de pensée et la réalité ? Si je crains l'opinion publique, ce que disent les gens, cette crainte n'est qu'un processus de pensée, n'est-ce pas ? Mais quand vient le moment réel d'affronter le fait de ce qui est dit par les gens, à ce moment même, il n'y a pas de peur. Dans la prise de conscience totale, il n'y a pas d'expérimentateur. Je ne sais pas si vous avez jamais essayé de prendre complètement conscience, d'être complètement lucide, sans aucun choix, de percevoir totalement sans qu'il y ait aucune frontière à l'attention. Si l'on est conscient ainsi, on peut voir qu'on est toujours en train de fuir les choses dont on a peur, qu'on est toujours en train de s'évader. Et c'est la fuite de cette chose que la pensée qualifie d'effrayante qui crée la peur, qui est la peur. Ce qui signifie, en réalité, que la peur est causée par le temps et la pensée.

Et qu'est-ce que le temps ? Si l'on excepte le temps chronologique, le temps des montres, celui qui apparaît comme demain, comme hier, si l'on excepte tout cela, est-ce que le temps existe, intérieurement, psychologiquement ? Ou la pensée n'a-t-elle pas plutôt inventé le temps, comme un moyen d'atteindre, d'obtenir quelque chose, de couvrir l'intervalle entre ce qui est et ce qui devrait être ? Ce qui devrait être n'est qu'une affirmation idéologique, n'a aucune validité, n'est qu'une théorie. L'actuel, le réel, c'est ce qui est. Face à face avec ce qui est, on n'éprouve pas de peur. On craint de savoir ce qu'on est réellement, mais quand on fait réellement face à ce qui est, la peur n'existe pas. C'est la pensée, dans l'acte de penser autour de ce qui est, qui crée la peur. Et la pensée est un processus mécanique, une réponse mécanique de la mémoire, en sorte que la question est : la pensée peut-elle mourir à elle-même ? Peut-on mourir à tous les souvenirs, à toutes les expériences, à toutes les valeurs, à tous les jugements qu'on a accumulés ?

Avez-vous jamais essayé de mourir à quelque chose ? De mourir sans argumentation, sans choix, à une douleur ou, plus particulièrement, à un plaisir ? Dans la mort, il n'y a pas d'argumentation ; vous ne pouvez pas discuter avec la mort ; elle est catégorique, absolue. De la même manière, on doit mourir à un souvenir, à une pensée, à toutes les choses, à toutes les idées qu'on a accumulées, rassemblées. Si vous l'avez essayé, vous devez savoir combien c'est extraordinairement difficile, comment l'esprit, le cerveau s'attache à un souvenir, s'y accroche. Pour abandonner quelque chose totalement, complètement, sans rien demander en retour, il faut une perception claire, n'est-ce pas ?

Aussi longtemps qu'il y a continuité de la pensée en tant que durée, en tant que plaisir et douleur, la peur est inévitable ; et la peur exclut la compréhension. Je pense que c'est assez simple et clair. On a peur de tant de choses, mais si vous voulez choisir l'une d'elles et mourir à elle, complètement, vous verrez que la mort n'est pas ce que vous aviez imaginé ; elle est quelque chose d'entièrement différent. Mais nous avons soif de continuité. Nous avons eu des expériences, nous avons amassé du savoir, avons accumulé des formes variées de vertu, nous avons édifié notre caractère, etc. Nous craignons que tout cela parvienne à un terme, et alors nous demandons « Que m'arrivera-t-il quand la mort viendra ? », et c'est cette question qui révèle la nature de notre problème. Sachant que la mort est inévitable, nous faisons appel à des croyances, à la réincarnation, à la résurrection, à des imaginations fantastiques. La croyance est en réalité la continuité de ce que vous êtes. Et, en fait, qu'êtes-vous ?

Douleur, espoir, désespoir, des formes variées de plaisir ; vous êtes lié par le temps et la douleur. A l'exception de rares moments de joie, notre vie de labeur et de souffrance est vide, superficielle, c'est une bataille constante. Voilà tout ce que nous connaissons de la vie, et c'est cela dont nous désirons la continuation. Notre vie est une continuité du connu ; nous nous mouvons et nous agissons du connu au connu, et quand le connu est détruit, la conscience de la peur surgit en entier, la peur d'affronter l'inconnu. La mort est l'inconnu. Dès lors, peut-on mourir au connu, et affronter la mort ? C'est la question.

Je ne parle pas de théories, je ne suis pas en train de perdre mon temps avec des idées. Nous essayons de découvrir ce que vivre signifie. Vivre sans peur, c'est peut-être l'immortalité, être immortel. Mourir à ses souvenirs, à hier et à demain, c'est sûrement vivre avec la mort ; et dans cet état il n'y a ni la peur de la mort, ni toutes les inventions absurdes que crée la peur. Et que signifie mourir intérieurement ? La pensée est la continuité d'hier dans le futur, n'est-ce pas ? La pensée est la réaction de la mémoire. La mémoire est le résultat de l'expérience. Et l'expérience est le processus des provocations et des réponses. Vous pouvez voir que la pensée fonctionne toujours dans le champ du connu, et, aussi longtemps que fonctionne la machinerie de la pensée, la peur est inévitable. Parce que c'est la pensée qui s'oppose à toute recherche dans l'inconnu.

Je vous en prie, nous essayons d'étudier cette chose ensemble. Je ne vous parle pas comme une personne qui a découvert quelque chose de nouveau et qui vous en informe pour que vous suiviez son discours verbalement. Vous devez participer à la recherche et fouiller votre propre esprit et votre propre coeur. Il faut qu'il y ait connaissance de soi ; car la connaissance de soi est le commencement de la libération de la peur.

Nous demandons s'il est possible de vivre avec la mort, non à nos derniers moments, quand l'esprit est malade, ou qu'on est emporté par la vieillesse ou par un accident, mais nous cherchons à découvrir en toute réalité s'il est possible maintenant de vivre avec la mort. Cela doit être une extraordinaire expérience, quelque chose de totalement neuf, à quoi nous n'avons jamais pensé et que la pensée ne peut pas découvrir. Et pour découvrir ce que signifie vivre avec la mort, il vous faut une immense énergie, n'est-ce pas ? Pour vivre avec votre femme, votre mari, vos enfants, votre voisin, et n'être pas perverti, déformé ; pour vivre avec un arbre, avec la nature, pour affronter tout cela, il vous faut de l'énergie. Pour vivre avec une chose laide, vous avez besoin d'énergie, autrement cette chose vous déformera, ou vous vous y accoutumerez, vous deviendrez machinal ; et cela s'applique également à la beauté. A moins que vous ne viviez intensément, complètement, pleinement, dans un monde tel que le nôtre, où sévissent toutes les formes de propagande, d'influence, de pression, de contrôle, de fausses valeurs, vous vous y accoutumerez et cela émoussera la pensée, abrutira l'esprit. Et pour avoir de l'énergie, il faut que la peur soit éliminée ; ce qui signifie que vous ne devez absolument rien demander à la vie. Je ne sais pas si vous pouvez aller aussi loin que cela : ne rien demander à la vie.

Nous avons parlé l'autre jour des besoins. Nous avons besoin d'un certain confort physique, d'aliments, d'un abri, mais attendre de la vie qu'elle satisfasse des besoins psychologiques, cela signifie que vous mendiez, que vous avez peur. Il faut une énergie intense pour se tenir debout par ses propre forces. Pour le comprendre, il ne s'agit pas d'y penser. La compréhension survient seulement quand il n'y a ni choix, ni jugement, mais pure observation. Mourir chaque jour cela signifie ne pas transférer d'hier dans le présent, vos ambitions, vos griefs, les souvenirs de vos moments de plénitude totale, vos rancunes, votre haine. La plupart d'entre nous se flétrissent, mais ce n'est pas cela mourir. Mourir, c'est savoir ce qu'est l'amour. L'amour n'a pas de continuité,

pas de lendemain. Le portrait d'une personne sur le mur, ou son image dans votre esprit, ce n'est pas l'amour, ce n'est que mémoire. L'amour est l'inconnu, et il en est de même de la mort. Et pour entrer dans l'inconnu, qui est mort et amour, on doit d'abord mourir au connu. Alors seulement l'esprit est frais, jeune, innocent ; et en cela il n'y a pas de mort.

Vous savez, si vous vous observez comme dans un miroir, vous n'êtes rien de plus qu'un paquet de mémoires, n'est-ce pas ? Et toutes ces mémoires appartiennent au passé ; elles sont révolues, n'est-il pas vrai ? Ne peut-on mourir à tout cela en un seul coup de balai total ? Cela peut être fait, mais exige une vaste enquête sur soi-même, et la prise de conscience de chaque pensée, de chaque geste, de chaque mot, de telle sorte qu'il n'y ait pas d'accumulation. Sûrement, on peut faire cela. Alors vous saurez ce qu'est mourir chaque jour, et peut-être pourrons-nous aussi savoir ce qu'est aimer chaque jour, et non pas seulement connaître l'amour en tant que mémoire. Tout ce que nous connaissons présentement, c'est la fumée de l'attachement, la fumée de la jalousie, de l'envie, de l'ambition, de l'avidité, et ainsi de suite. Nous ne savons rien de la flamme derrière la fumée. Mais si l'on peut chasser la fumée complètement, on ne manquera pas alors de découvrir, non pas théoriquement, mais en réalité, que vivre et mourir sont la même chose. Après tout, ce qui continue, ce qui ne parvient pas à un terme, n'est pas créateur. Ce qui présente une continuité ne peut jamais être neuf. C'est seulement dans la destruction de la continuité que la nouveauté existe. Je ne parle pas de destructions sociales ou économiques : ce sont des faits très superficiels. Et si vous étudiez ceci très profondément, pas seulement au niveau conscient, mais à une grande profondeur, au delà de la mesure de la pensée, au delà de toute conscience qui subsiste dans le cadre de la pensée, vous découvrirez que la mort est une chose extraordinaire, qu'elle est création. Le fait d'écrire des poèmes, de peindre des tableaux ou d'inventer de nouveaux accessoires domestiques — ce n'est pas cela la création. La création ne survient que lorsque vous êtes mort à toutes les techniques, à tout le savoir, à tous les mots.

Ainsi, telle que nous la concevons, la mort est peur. Et quand la peur est absente, parce qu'à chaque minute vous invitez la mort, chaque minute devient une chose neuve ; elle est neuve parce qu'intérieurement ce qui est vieux a été détruit. Et, pour le détruire, il ne faut pas qu'il y ait de peur, mais au contraire un sens d'être seul, individué, d'être capable de se tenir debout, sans Dieu, sans famille, sans nom, sans conscience du temps. Et cela n'est pas le désespoir. La mort n'est pas le désespoir. C'est au contraire vivre chaque minute complètement, totalement, sans les limitations de la pensée. Et alors on découvre que la vie est la mort, et que la mort est création et amour. La mort est destruction, création et amour ; ces trois choses vont toujours ensemble, elles sont inséparables. L'artiste n'est préoccupé que de son expression personnelle — ce qui est très superficiel — il n'est pas créateur. La création n'est pas une expression personnelle, elle est au delà de la pensée et du sentiment, elle est libre de toute technique, de toute expression artistique. Et cette création est amour.

UN AUDITEUR : Comment les générations futures pourront-elles exister si on meurt à chaque minute ?

KRISHNAMURTI : Je pense, si vous me permettez de vous le dire, que vous avez très mal compris. Êtes-vous vraiment préoccupé de ce qui arrivera aux générations futures ? L'amour est-il incompatible avec le fait d'avoir des enfants ? Savez-vous ce que cela signifie que d'aimer réellement quelqu'un ? Je ne parle pas de convoitise sexuelle. Je ne parle pas de cette complète identification avec l'autre qui vous transporte. C'est relativement facile lorsque vous êtes poussé par l'émotion. Je ne parle pas de cela. Je parle de cette flamme dans laquelle vous-même ou l'autre cessez complètement d'exister. Mais je crains que bien peu de gens aient connu cela, aient cessé

d'être, fût-ce pendant un instant. Si vous savez réellement ce que cela signifie, alors il n'est pas question des générations futures. Après tout, si vous vous intéressez aux générations futures, vous auriez d'autres écoles, un genre totalement différent d'éducation n'est-ce pas, sans compétition ni toutes les choses qui mutilent.

UN AUDITEUR : Si on ne sait pas ce qu'est la vérité pendant qu'on vit, le saura-t-on quand on sera mort ?

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'est-ce que la vérité ? La vérité n'est pas quelque chose qui vous a été enseigné par l'église, par un prêtre, par votre voisin ou par un livre ; ce n'est pas une idée ou une croyance. C'est quelque chose de vital, de neuf ; vous avez à le découvrir. Il est là pour que vous le découvriez. Et pour le découvrir, il vous faut mourir à tout ce que vous avez déjà connu. Pour voir quelque chose très clairement, pour voir une rose, une fleur, pour voir une autre personne, vous devez mourir au mot, à vos souvenirs de cette personne. Alors vous saurez ce qu'est la vérité. La vérité n'est pas quelque chose de lointain, de mystérieux, que vous ne pourriez découvrir que dans le ciel ou en enfer, quand vous seriez physiquement mort. Bonté divine ! combien tout cela est stupide ! Si vous étiez réellement affamé vous ne seriez pas satisfait par des explications au sujet de la nourriture. Vous auriez besoin de nourriture réelle, et non du mot « nourriture ». De même, si vous désirez savoir ce qu'il en est de la vérité, alors le mot, le symbole, les explications ne sont que cendres, ils n'ont pas de signification.

UN AUDITEUR : Je vois qu'il faut être libre de la peur pour avoir cette énergie, et cependant il me semble que la peur est, à certains égards, nécessaire. Comment donc peut-on sortir de ce cercle vicieux ?

KRISHNAMURTI : Une certaine dose de peur physique est évidemment nécessaire, autrement vous vous retrouveriez sous un autobus. Jusqu'à un certain degré, une auto-protection éclairée est nécessaire. Mais au delà de cela, il ne doit y avoir aucune peur d'aucune espèce. Je n'emploie pas l'expression « il ne doit » comme un commandement mais pour dire que c'est inévitable. Je ne pense pas que nous saisissions l'importance, la nécessité d'une libération totale de la peur, intérieurement. Un esprit craintif n'est en état de découvrir dans aucune direction. Et la raison pour laquelle nous ne voyons pas cela, c'est que nous avons construit autour de nous de nombreux murs de sécurité et que nous avons peur de ce qui arriverait si ces garanties, ces résistances étaient détruites. Tout ce que nous connaissons, c'est la résistance et la défense. Nous disons « Que m'arriverait-il si je ne pouvais plus me défendre contre ma femme, mon mari, mon voisin, mon patron ? ». Il se pourrait que rien n'arrive, et tout pourrait arriver. Pour découvrir la vérité sur ce point, il faut qu'il y ait libération de la résistance, de la peur.

UN AUDITEUR : Pendant que nous vous écoutons, peut-être vivons-nous dans cet état, mais pourquoi n'y vivons-nous pas tout le temps ?

KRISHNAMURTI : Vous m'Écoutez, n'est-ce pas, parce que je suis assez insistant, parce que je suis énergique et que j'aime ce dont je parle. Non pas que j'aime parler à un auditoire ; cela ne signifie rien pour moi. Découvrir ce que cela signifie de vivre avec la mort, c'est aimer la mort, c'est la comprendre, entrer en elle complètement, totalement, à chaque minute du jour. Donc, vous m'écoutez parce que je vous accule à prendre conscience de vous-même. Mais, par la suite, vous oublierez tout cela. Vous vous retrouverez dans votre vieille ornière et vous vous direz alors « Comment vais-je sortir de là ? ». Ce serait donc réellement beaucoup mieux de ne pas écouter du tout que de créer ce nouveau problème de savoir comment rester dans l'état où vous êtes maintenant. Vous avez assez de problèmes — les guerres, vos voisins, vos maris, vos femmes, vos enfants, vos ambitions. N'en ajoutez pas un autre. Ou bien mourez com-

plètement, sachant la nécessité, l'importance, l'urgence de la chose, ou bien continuez tel que vous êtes. Ne créez pas une autre contradiction, un autre problème.

UN AUDITEUR : Qu'avez-vous à dire au sujet de la mort physique ?

KRISHNAMURTI : N'est-ce pas le sort de toute machinerie de s'user ? Quelque minutieusement montée, quelque magnifiquement huilée qu'elle soit, toute machinerie, finalement, se détruit par l'usage. En mangeant une nourriture convenable, en prenant de l'exercice, en découvrant la drogue appropriée, vous pourrez vivre pendant cent cinquante ans. Mais, à la fin, la machinerie s'affaissera et vous serez alors devant ce problème de la mort. Il existe dès le commencement et vous le retrouverez à la fin. Il est donc plus sage, plus sensé, plus rationnel, de le résoudre maintenant et d'en avoir fini avec lui.

UN AUDITEUR : Comment répondre à l'enfant qui pose des questions au sujet de la mort?

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez répondre à l'enfant que si vous savez vous-même ce qu'est la mort. Vous pouvez dire à l'enfant que le feu brûle parce que vous vous êtes brûlé vous-même. Mais vous ne pouvez pas dire à l'enfant ce qu'est l'amour ou ce qu'est la mort, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas davantage dire à l'enfant ce qu'est Dieu. Si vous êtes un catholique, un chrétien avec des croyances et des dogmes, vous répondez à l'enfant en conséquence ; mais ce ne sera que votre conditionnement. Si vous êtes vous-même entré, intérieurement, dans la maison de la mort, vous saurez alors réellement ce qu'il convient de dire à l'enfant. Mais si vous n'avez jamais goûté ce que cela signifie de mourir, réellement, intérieurement, alors quelque réponse que vous fassiez à l'enfant, elle n'aura aucune validité ; ce ne sera qu'un tas de mots.

Paris, le 19 septembre 1961

8ème causerie
Paris, le 21 septembre 1961

Au cours de cette causerie, il nous faut embrasser un vaste domaine et il se peut que ce soit plutôt difficile, ou peut-être est-il plus juste de dire : étrange. Je vais faire usage de certains mots qui peuvent signifier une chose pour vous et une chose très différente pour moi. Pour communier réellement à tous les niveaux, nous devons avoir une même compréhension des mots dont nous faisons usage et de leur signification. Je me propose d'étudier avec vous ce qu'est la méditation ; ce mot a pour moi une immense portée tandis que, pour vous, c'est peut-être un mot dont on use plutôt négligemment. Il se peut, que pour vous, il désigne une méthode pour atteindre un résultat, pour arriver quelque part, et il peut impliquer la répétition de formules en vue d'apaiser l'esprit, et l'attitude de la prière. Mais, pour moi, le mot « méditation » a un sens tout à fait extraordinaire, et pour l'examiner pleinement — ce que je me propose de faire — on doit d'abord, je pense, comprendre le pouvoir de créer l'illusion.

La plupart d'entre nous vivent dans un monde d'apparence, de faux-semblants. Toutes nos croyances sont des illusions ; elles n'ont aucune validité. Et, pour dépouiller l'esprit de toutes les formes d'illusion, et du pouvoir d'en créer, il faut une perception réellement claire, aiguë, la capacité de bien raisonner, sans aucune échappatoire, sans aucune déviation. Un cerveau qui n'a pas peur, qui ne dissimule pas de secrets désirs, un esprit qui est très tranquille, sans aucun conflit, un tel esprit est capable de voir ce qui est vrai, de voir si Dieu existe, je dis bien voir si Dieu existe et non pas trouver une définition du mot Dieu, découvrir quelque chose qui n'est pas mesurable en termes de mots ou de temps — en supposant qu'une telle chose existe.

Pour qu'il y ait découverte, il est certain que toutes les formes d'illusion et le pouvoir de les créer doivent être éliminés. Et dépouiller l'esprit de toute illusion, c'est, pour moi, la voie de la méditation. Je sens que, par la méditation, peut s'ouvrir un vaste champ d'immenses découvertes. Il ne s'agit pas d'inventions, de visions, mais de quelque chose d'entièrement différent, qui est réellement au delà du temps, au delà des choses qui ont été construites par l'esprit de l'homme au cours de siècles de recherche. Si l'on veut réellement découvrir cela par soi-même, on doit établir la fondation correcte, et l'établissement de la fondation correcte est la méditation. Copier un modèle, poursuivre un système, suivre une méthode de méditation, tout cela est par trop infantile, témoigne de trop d'immaturité ; ce n'est qu'imitation et ne conduit nulle part, même si cela produit des visions.

La fondation correcte, pour découvrir s'il existe une réalité au delà des croyances que la propagande a imposées à l'esprit de chacun de nous, ne peut surgir que par la connaissance de soi. La connaissance même de soi est méditation. Se connaître soi-même ce n'est pas savoir ce qu'on devrait être. Cela n'a aucune validité, aucune réalité, ce n'est qu'une idée, un idéal. Mais, pour comprendre ce qui est, le fait réel de ce qu'on est de moment en moment, il faut que l'esprit se libère de son propre conditionnement. J'entends par ce mot « conditionnement » tous les fardeaux que la société et la religion nous ont imposés par la propagande, par l'insistance, par la croyance,

par la peur du ciel et de l'enfer. Il comprend le conditionnement qui résulte de la nationalité, du climat, de la coutume, de la tradition, de la culture, en tant qu'on est Français, Hindou ou Russe, ainsi que les innombrables croyances, superstitions et expériences qui constituent l'arrière-plan de la conscience, là où elle vit, et que consolide son désir de demeurer en sécurité. C'est l'enquête à l'intérieur de l'arrière-plan et la démolition de cet arrière-plan qui constituent l'établissement de la juste base : la méditation.

Sans liberté, on ne peut aller très loin ; on ne peut qu'errer dans l'illusion, ce qui n'a aucune portée. Si l'on désire découvrir si la réalité existe ou non, pousser la découverte jusqu'au bout, et non pas simplement jouer avec des idées, quelqu'agréables, intellectuelles, raisonnables ou apparemment sensées qu'elles soient, il faut qu'il y ait au départ liberté, affranchissement de l'état de conflit. Et c'est extrêmement difficile. D'un conflit, il est assez facile de s'évader ; on peut suivre quelque méthode, prendre une pilule, un tranquillisant, une boisson, et on cesse d'en être conscient. Mais, pour approfondir toute la question du conflit, l'attention est nécessaire.

L'attention et la concentration sont deux choses différentes. La concentration est exclusion. Elle est ce rétrécissement du psychisme ou du cerveau, uniquement sur la chose qu'il désire étudier, qu'il désire voir. C'est assez simple à comprendre. Et la concentration qui est exclusion crée les distractions, n'est-ce pas ? Quand j e désire me concentrer et que mon esprit s'échappe vers autre chose, cette autre chose est une distraction ; et par conséquent, il y a conflit. Toute concentration implique distraction, conflit et effort. Je vous en prie, ne suivez pas simplement mes mots, mes explications, mais suivez réellement vos propres conflits, vos propres distractions, vos propres efforts. L'effort implique le conflit, n'est-ce pas ? Et il y a effort seulement quand vous désirez gagner, réussir, éviter, poursuivre ou nier.

Permettez-moi de vous le dire, c'est là un point très important à comprendre : la concentration est une exclusion, une résistance, un rétrécissement du pouvoir de la pensée. L'attention n'est en aucune façon le même processus. L'attention est globale. On ne peut faire attention que lorsque l'esprit n'a pas de barrières. C'est-à-dire, je puis voir les nombreux visages qui sont devant moi maintenant, écouter les voix du dehors, entendre le fonctionnement ou l'arrêt du ventilateur électrique, voir les sourires, les hochements de têtes en signe d'approbation — l'attention inclut tout cela et plus encore. Tandis que si vous ne faites que vous concentrer, vous ne pouvez pas inclure tout cela, qui, au contraire, devient une distraction. Dans l'attention, il n'y a pas de distraction. Dans l'attention, il peut y avoir concentration, mais celle-ci n'a pas un caractère exclusif. Tandis que la concentration exclut l'attention. Peut-être est-ce quelque chose de nouveau pour vous, mais, si vous voulez en faire l'expérience par vous-mêmes, vous découvrirez qu'il y a une qualité d'attention qui permet d'écouter, de voir, d'observer, sans aucun sens d'identification ; il y a une action de voir, d'observer, qui est complète, donc sans exclusion.

Je m'attarde à parler un peu de tout cela parce que je pense qu'il est très important de comprendre qu'un esprit en conflit à propos de n'importe quoi, de lui-même, de ses problèmes, de son voisin, de sa sécurité — qu'un tel esprit, un tel cerveau, ne peut jamais être libre. Ainsi, vous avez à découvrir par vous-même s'il est possible, ayant à vivre en ce monde, à gagner sa vie, à demeurer en famille, à subir l'ennui quotidien de la routine, les anxiétés, le sentiment de culpabilité, s'il est possible de pénétrer très profondément, d'aller au delà de la conscience et de vivre sans conflits intérieurs.

Sûrement, le conflit existe quand vous désirez être quelque chose. Le conflit existe quand il y a ambition, avidité, envie. Mais est-il possible de vivre en ce monde sans ambition, sans avidité ? Ou est-ce l'irrémédiable destinée de l'homme d'être éternelle-

ment avide, ambitieux, de chercher son accomplissement, de se sentir frustré, anxieux, coupable, etc.. ? Est-il possible d'effacer tout cela ? Sans cette élimination, vous ne pouvez pas aller très loin, car toutes ces choses lient la pensée. Effacer de la conscience tout ce processus d'ambition, d'envie, d'avidité, c'est la méditation. Il est impossible à un esprit ambitieux de savoir ce qu'est l'amour ; un esprit qui est estropié par les désirs mondains ne peut jamais être libre. Non pas qu'on doive être sans abri, sans nourriture, sans une certaine mesure de confort physique, mais un esprit qui est occupé par l'envie, la haine, l'avidité — qu'il soit avide de savoir, de Dieu ou d'un surcroît de vêtements — un tel esprit, étant en conflit, ne peut jamais être libre. Et seul un esprit libre peut aller très loin.

Ainsi, se connaître est le commencement de la méditation. Si l'on ne se connaît pas, répéter un tas de mots tirés de la Bible, de la Gita ou de n'importe quel livre prétendu sacré, n'a aucun sens. Cela peut pacifier votre esprit, mais vous obtiendrez le même résultat avec une pilule. Quand vous répétez une phrase interminablement, votre cerveau devient évidemment tranquille, somnolent et engourdi, et, à partir de cet état d'insensibilité, d'engourdissement, vous pouvez avoir des expériences d'un certain genre, obtenir certains résultats. Mais vous êtes encore ambitieux, envieux, avide, et vous créez de l'inimitié. Tout ce qu'on peut apprendre sur soi, sur ce qu'on est réellement, est le commencement de la méditation. J'emploie le mot « apprendre », mais le sens que je donne à ce mot ne comporte pas d'accumulation. Ce que vous appelez apprendre, c'est le processus par lequel vous ne cessez d'ajouter à ce que vous savez déjà. Mais, pour moi, dès que vous avez acquis et rassemblé, cette accumulation devient savoir, et le savoir n'est pas l'action d'apprendre. L'action d'apprendre n'est jamais cumulative, additive, tandis que l'acquisition de la connaissance est un processus de conditionnement.

Si je désire apprendre à me connaître, découvrir ce que je suis réellement, je dois être sans cesse vigilant, je dois observer chaque minute du jour pour voir comment mon processus s'exprime. Être vigilant, ce n'est ni condamner ni approuver, mais voir ce que je suis d'instant en instant. Parce que, n'est-ce pas, ce que je suis ne cesse de changer. Ce n'est jamais statique. Le savoir est statique ; tandis qu'apprendre à connaître le mouvement de l'ambition n'est jamais statique, c'est être vivant, c'est adhérer au mouvement de la vie. J'espère que je m'explique clairement. Ainsi, apprendre et acquérir du savoir sont deux choses différentes. Apprendre est infini, c'est un mouvement dans la liberté, tandis que le savoir a un centre qui accumule et le seul mouvement qu'il connaisse est une nouvelle accumulation, un nouvel asservissement.

Pour suivre cette chose que j'appelle le « moi », avec toutes ses nuances (En français dans le texte.), ses expressions, ses déviations, ses subtilités, sa ruse, l'esprit doit être clair, très alerte, car ce que je suis ne cesse de changer, d'être modifié, n'est-ce pas ? Je ne suis pas le même qu'hier ou même qu'il y a une minute, parce que chaque pensée, chaque sentiment, modifie, modèle l'esprit. Et si vous êtes seulement intéressé à condamner, à juger, en fonction de votre savoir accumulé, de votre conditionnement, alors vous ne suivez pas, vous n'avancez pas avec la chose, vous n'observez pas. Ainsi, ce que vous apprenez sur vous-même a une bien plus grande portée que tout savoir au sujet de vous-même. Vous ne pouvez pas avoir une connaissance statique d'une chose vivante. Le savoir peut s'appliquer à quelque chose qui est passé, car tout savoir est dans le passé ; il est statique, déjà mort. Mais une chose vivante est toujours changeante, ne cesse de subir des modifications ; elle est différente à chaque minute, et vous avez à la suivre, à apprendre à son sujet. Vous ne pouvez pas comprendre votre enfant si vous êtes tout le temps en train de le condamner, de le justifier, de vous identifier à lui ; il vous faut l'observer sans jugement quand il dort, quand il crie, quand il joue, à tout moment.

Ainsi, apprendre à se connaître est le commencement de la méditation, et, à mesure que vous apprenez, il y a élimination de toute illusion. Et cela est absolument essentiel, car, pour découvrir ce qui est vrai, si la vérité existe, quelque chose au delà de toute mesure, toute illusion doit être éliminée. Et il y a illusion quand nous désirons le plaisir, le confort, la satisfaction. Ce processus est, naturellement, très simple. Dans votre désir de satisfaction, vous créez l'illusion et vous y êtes englué pour le reste de votre vie. Là, vous êtes satisfait ; et la plupart des gens le sont quand ils croient en Dieu. Ils ont peur de la vie, de l'insécurité, du tumulte, de l'angoisse, du sentiment de culpabilité, de l'anxiété, de la souffrance et de la douleur de la vie, aussi ils établissent à tout le moins quelque chose, qu'ils appellent Dieu, et ils vont vers cela. S'étant engagés dans la croyance, ils ont des visions et deviennent saints, et tout ce qui s'ensuit. Ils n'essaient pas de découvrir s'il y a ou non une réalité. Elle peut exister ou ne pas exister. C'est à vous à découvrir si elle existe ou non, et, à cet effet, il vous faut être libres dès le commencement et non à la fin — libres de tout ce qui s'appelle ambition, avidité, envie, soif de renommée, désir d'être important, et toutes ces puérilités.

Ainsi quand vous apprenez à votre sujet — quand vous vous éludez vous-même — vous pénétrez en vous, non seulement au niveau conscient, mais au niveau profond, inconscient, amenant au jour tous les désirs secrets, les poursuites, les impulsions, les contraintes secrètes. Alors le pouvoir de créer l'illusion est détruit parce que vous avez établi la fondation correcte. Lorsque l'esprit, le cerveau s'examine, s'observe dans son mouvement vital, lorsqu'il ne permet jamais à une seule pensée ou à un seul sentiment de s'enfuir sans qu'il l'ait vu, compris, la totalité de ce processus est la lucidité ; c'est prendre totalement conscience de soi-même, sans condamnation, sans justification, sans choix, comme on prend conscience de son visage dans un miroir. On ne peut pas dire « Je voudrais avoir un visage différent » : il est là.

Et par cette compréhension de soi, le cerveau, qui est mécanique, qui bavarde perpétuellement, qui répond à chaque influence, à chaque provocation, devient tranquille, quoique sensible et vivant. Ce n'est pas un cerveau mort ; c'est un cerveau actif, dynamique, alerte, mais très tranquille, silencieux, parce qu'il est sans conflit. Il est silencieux parce qu'il a écarté, compris tous les problèmes qu'il s'était créés. Après tout, un problème ne surgit que lorsque vous n'avez pas compris la question. Quand le cerveau a complètement compris, examiné l'ambition, il n'y a plus de problème au sujet de l'ambition : c'est fini. Et ainsi le cerveau est silencieux.

Maintenant, à partir de ce point, nous pouvons poursuivre, faire route ensemble, soit verbalement, soit entreprendre réellement en commun un voyage d'expérience, ce qui signifie écarter l'ambition complètement. Voyez-vous, on ne peut pas écarter l'ambition ou l'avidité peu à peu ; il n'est pas question de « plus tard » ou de « dans l'intervalle ». On doit l'écarter totalement, en bloc, sans quoi on ne s'en débarrasse pas du tout. Mais si vous êtes allé jusque-là, en sorte qu'il n'y a plus ni avidité, ni envie, ni ambition, le cerveau est extrêmement tranquille, sensible, et, par conséquent, libre. Tout cela constitue la méditation ; et c'est alors que vous pouvez aller plus loin, pas avant. Aller plus loin, si vous n'êtes pas parvenu à ce point, n'est que spéculation et n'a pas de sens. Pour aller plus loin, cette fondation doit être établie, qui est réellement la vertu. Ce n'est pas la vertu de la respectabilité, la moralité sociale d'une certaine société, mais une chose extraordinaire, une chose propre, vraie, qui naît sans effort et qui est, en elle-même, humilité.

L'humilité est essentielle, mais vous ne pouvez pas la cultiver, la faire croître, la mettre en pratique. Se dire à soi-même « Je serai humble », est très naïf ; c'est de la vanité recouverte du mot « humilité ». Mais il y a une humilité qui survient naturellement, de façon inattendue, sans qu'on l'ait recherchée, et alors il n'y a pas de conflit en elle, car elle ne cherche jamais à s'élever, elle ne désire jamais.

Quand on est allé jusque-là, quand il y a un complet silence, que le cerveau est absolument tranquille, et par conséquent libre, alors apparaît un mouvement totalement différent.

Veuillez vous rendre compte que, cet état, pour vous, est théorique. Je parle de quelque chose que vous ne connaissez pas et qui, par conséquent, n'a que peu de signification pour vous. Mais j'en parle parce qu'il a une signification en relation avec le tout, avec l'existence totale de la vie. Car, si l'on ne découvre pas ce qui est vrai ou ce qui est faux, si la vérité existe ou non, la vie devient extraordinairement superficielle. Que vous vous disiez, Chrétien, Bouddhiste, Hindou, ou ce que vous voudrez, la plupart de vos vies sont superficielles, vides, ternes, mécaniques. Et avec cet esprit émoussé, stupide, nous essayons de découvrir quelque chose qui ne peut pas être mis en mots. Un esprit mesquin à la recherche de ce qui est immesurable reste un esprit mesquin. Par conséquent, l'esprit émoussé, stupide, doit se transformer lui-même. Ainsi je parle de quelque chose que vous pouvez avoir vu ou n'avoir pas vu ; mais il est important que vous en appreniez quelque chose, car cette réalité inclut la totalité de toute conscience, elle inclut l'action totale de votre vie. Pour découvrir tout cela, l'esprit doit être absolument tranquille, non pas parce que vous vous hypnotiseriez vous-même, ni par la discipline, ni par la répression, ni par l'imitation ; tout cela n'est que la substitution d'un désir à un autre.

Je ne sais pas si cela vous est jamais arrivé d'avoir un esprit très tranquille. Je ne parle pas de ce genre de tranquillité que vous trouvez dans une église, ni du sentiment superficiel que vous éprouvez quand vous descendez dans la rue ou marchez dans un bois, quand vous ouvrez la radio ou êtes à la cuisine. Ces choses extérieures peuvent vous absorber, et vous absorbent en effet, et il en résulte une forme temporaire de tranquillité. C'est comme l'enfant qui s'amuse avec un jouet ; le jouet est si intéressant qu'il absorbe toute l'énergie, toute la pensée de l'enfant ; mais ce n'est pas la tranquillité. Je parle de la tranquillité qui survient quand la totalité de la conscience a été comprise, quand il n'y a plus aucune enquête, aucune recherche, aucun désir, aucun tâtonnement, et que se produit, par conséquent, un calme complet. Dans cette tranquillité, il y a un mouvement totalement différent ; et ce mouvement ne comporte pas de temps. Ne vous efforcez pas de saisir ces phrases, car en elles-mêmes, elles n'ont pas d'importance. Nos cerveaux, nos pensées sont les résultats du temps, en sorte que penser l'intemporel n'a pas de sens. C'est seulement quand la pensée s'est apaisée, immobilisée, quand elle n'enquête plus, ne cherche plus, n'évite plus, ne résiste plus, mais qu'elle est complètement calme parce qu'elle a compris tout ce mécanisme, c'est seulement alors que surgit, dans cette tranquillité, une forme différente de vie, un mouvement qui est au delà du temps.

UN AUDITEUR : N'y a-t-il pas un genre d'effort qui soit juste, qui soit correct?

KRISHNAMURTI : Pour moi, il n'y a pas d'effort juste et de faux effort. Tout effort implique conflit, n'est-il pas vrai ? Quand vous aimez quelqu'un il n'y a en cela ni effort, ni conflit, n'est-ce pas ? Je vois qu'un énorme changement est nécessaire en ce monde. Avec tous les Krouchtchev, les communistes, les capitalistes, les autoritaires de partout, un changement fondamental est indispensable dans le monde, intérieurement. Il doit y avoir mutation et je désire découvrir ce que ce changement signifie exactement. Peut-il être amené par l'effort ? Quand vous faites usage du mot « effort », cela implique, n'est ce pas, un centre à partir duquel vous faites un effort pour changer quelque chose. Par exemple, je cherche à changer mon ambition, à la détruire. Or, quelle est l'entité qui désire détruire l'ambition ? L'ambition existe-t-elle en dehors de cette entité ? Certainement non. Donc, l'entité qui observe l'ambition et désire la transformer, la changer en autre chose, reste ambitieuse ; en sorte qu'il n'y a pas de changement du tout. Ce qui provoque une mutation, c'est de simplement ob-

server, c'est de simplement voir, de ne pas juger, de ne pas évaluer, mais de se borner à observer. Mais cette vision, cette observation nous sont interdites par notre conditionnement qui nous pousse à condamner, à justifier, à comparer. C'est le « déconditionnement » du cerveau qui provoque la mutation.

Il est nécessaire de voir toute l'absurdité d'être conditionné, influencé ; par les parents, l'éducation, la société, l'église, la propagande de dix mille ans ou de deux mille ans. Il y a intérieurement un centre qui s'est constitué autour de tout cela ; ce centre est cela. Et quand ce centre trouve qu'une version de lui-même n'est pas rémunératrice, il désire être quelque chose de plus avantageux. Mais nous sommes empêchés de voir cela à cause de notre conditionnement en tant que Chrétien, Français, Anglais, Allemand, à cause des influences des autres, de notre propre choix, de l'exemple, des héros, etc.. Toutes ces choses s'opposent à la mutation. Mais, vous rendre compte que vous êtes conditionnés, voir le fait sans ruse, sans désir de profit, simplement voir, non pas verbalement, intellectuellement, mais entrer réellement en contact émotionnel avec ce conditionnement, c'est écouter ce qui est dit. Si vous écoutez présentement, pendant que la chose est dite, vous êtes émotionnellement en contact avec le fait ; et alors il n'y a pas de choix : c'est un fait, comme un choc électrique. Mais vous ne ressentez pas ce choc émotionnel parce que vous vous défendez, vous vous protégez par des mots, vous dites « Que m'arriverait-il si, psychologiquement, je perdais tout ? », mais un homme qui désire réellement partir à la découverte de lui-même, qui a soif de cette découverte doit libérer son esprit de toutes les influences de la propagande.

Elle est étrange, cette importance que la propagande a prise dans nos vies. Elle a existé depuis des siècles, mais elle devient de plus en plus effrénée : on profère des paroles d'apparence sensée, mais qui ne veulent rien dire, vous êtes assaillis par la publicité commerciale, on vous supplie d'acheter, les Églises répètent leurs mots à satiété. Être libre de tout cela, c'est observer chaque pensée, chaque sentiment lorsqu'il surgit d'instant en instant ; c'est tout apprendre au sujet de cette pensée ou de ce sentiment. Alors, dans cette observation complète, vous verrez qu'aucun processus n'intervient par lequel la période de « déconditionnement » se trouverait délibérément prolongée. Vous êtes immédiatement libre, et, par conséquent, aucun effort n'est nécessaire.

UN AUDITEUR : Comment les gens, y compris moi-même, peuvent-ils avoir cet amour de la réalité ?

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez pas l'avoir, Monsieur, vous ne pouvez pas l'acheter. A ceux qui ne connaissent pas l'amour, aucun sacrifice, aucun échange ne l'apportera. Comment obtenez-vous l'amour ? Par la pratique, par l'effort, parce qu'on vous dit d'aimer jour après jour, année après année ? La simple bienveillance n'est pas l'amour ; mais l'amour inclut la bienveillance, la gentillesse, la sollicitude à l'égard d'autrui. L'amour vient quand la peur est absente. On peut être marié, on peut vivre en famille et aimer sans attachement. Mais cela est incroyablement ardu ; cela requiert une vigilance constante.

UN AUDITEUR : L'énergie nécessaire pour découvrir ce qu'il en est de la mort est-elle différente de l'énergie requise pour la méditation ?

KRISHNAMURTI : J'expliquais l'autre jour que pour vivre avec la mort ou pour vivre avec quoi que ce soit — avec votre femme, votre mari, vos enfants, votre voisin, il vous faut de l'énergie. Il vous faut de l'énergie pour vivre avec une belle chose ou avec une chose laide. Si vous manquez d'énergie pour vivre avec la beauté, vous vous accoutumez à la beauté. Et si vous manquez d'énergie pour vivre avec quelque chose de laid, cette laideur vous corrompt, vous ronge. De la même manière, pour vivre avec la mort, c'est-à-dire pour mourir à toute chose, chaque jour, à chaque minute, il vous

faut de l'énergie. Et alors, la peur de la mort disparaît : c'est ce que nous avons examiné en détail l'autre jour. La même énergie est nécessaire pour la compréhension de soi-même. Comment pouvez-vous vous comprendre si vous n'avez pas obtenu l'énergie requise ? Et cette énergie prend naissance quand il n'y a pas de peur, pas d'attachement à vos biens, à votre mari, à votre femme, à vos enfants, à votre pays, à vos Dieux et à vos croyances. Cette énergie n'est pas quelque chose qui puisse vous être mesuré goutte à goutte, il vous faut la posséder complètement pour pénétrer la chose que vous désirez connaître. Il n'y a pas de différence entre les énergies : il n'y a que l'énergie.

UN AUDITEUR : Quelle est la différence entre la concentration et l'attention ?

KRISHNAMURTI : Ce Monsieur désire savoir quelle est la différence entre la concentration et l'attention. J'examinerai cela très succinctement. Où il y a concentration, il y a un penseur, et le penseur se sépare de sa pensée, et par conséquent il lui faut se concentrer sur elle pour y apporter un changement. Mais le penseur est lui-même le résultat de la pensée: Il n'en est pas différent. S'il n'y a pas de pensée, il n'y a pas de penseur.

Or, dans l'attention, il n'y a pas de penseur, il n'y a pas d'observateur ; l'attention ne s'exerce pas à partir d'un centre. Faites l'expérience de ceci : écoutez toute chose autour de vous ; écoutez les bruits variés, le mouvement des gens pendant que quelqu'un parle, prend un mouchoir, regarde un livre ; tout cela se passe présentement. Dans cette attention, il n'y a pas de penseur, et, par conséquent, il n'y a ni conflit, ni contradiction, ni effort. Observer, extérieurement est assez facile, mais être intérieurement attentif à chaque pensée, à chaque geste, à chaque mot et à chaque sentiment, cela exige de l'énergie. Quand vous êtes attentif de cette manière, vous en avez fini avec tout le mécanisme de la pensée ; et c'est seulement alors qu'il est possible d'aller au delà de la conscience.

Paris, le 21 septembre 1961

9ème causerie
Paris, le 24 septembre 1961

J'aimerais parler ce matin de la douleur et de l'esprit religieux. La douleur est partout, extérieurement et intérieurement. Nous la voyons aussi bien en haut lieu que dans les bouges. Elle existe depuis des milliers d'années. De nombreuses théories ont été forgées à son sujet et toutes les religions en ont beaucoup parlé. Mais elle continue.

Est-il possible d'y mettre un terme, d'en être réellement, intérieurement, complètement libre ?

Il n'y a pas seulement la douleur de la vieillesse et de la mort, mais aussi la douleur de l'échec, de l'angoisse, de la culpabilité, de la peur, la douleur des brutalités continuelles, de la cruauté de l'homme envers l'homme.

Est-il jamais possible de déraciner la cause de cette douleur, non chez un autre, mais en nous-mêmes ? Sûrement, si quelque transformation doit survenir, elle devra commencer par nous-mêmes. Après tout, il n'y a pas de séparation entre chacun de nous et la société. Nous sommes la société, nous sommes le collectif. En tant que Français, Russe, Anglais, Hindou, vous êtes le résultat des réactions et des réponses collectives, des provocations et des influences. Et, en transformant ce centre, l'individu, peut-être pourrons-nous alors modifier la conscience collective. Je pense que la crise présente n'est pas tellement une crise dans le monde extérieur, mais une crise dans la conscience, dans la pensée, dans la totalité de notre être. Et je pense que c'est seulement l'esprit religieux qui peut dissoudre cette douleur, qui peut dissiper entièrement, totalement, tout le processus de la pensée, et le résultat que la pensée engendre, en tant qu'il est douleur, peur, angoisse et culpabilité.

Nous avons essayé de tant de manières de nous débarrasser de la douleur : en allant à l'église, en nous évadant dans la croyance, dans des dogmes, en nous engageant dans des activités sociales et politiques variées... Les moyens sont innombrables, par lesquels nous cherchons à fuir cette éternelle morsure de la peur et de la douleur. Mais je pense que seul l'esprit vraiment religieux peut résoudre le problème. Et, par un esprit religieux, je veux dire quelque chose d'entièrement différent de l'esprit, du cerveau qui croit en la religion. Il n'y a pas de religion quand il y a croyance. Il n'y a pas de religion quand il y a dogme, quand on répète éternellement des mots et encore des mots, que ce soit en latin, en sanscrit ou en quelque autre langage. Aller à la messe n'est qu'une autre forme de divertissement : ce n'est pas la religion. La religion n'est pas propagande. Que votre cerveau soit lavé par les gens d'Église ou par les communistes, c'est la même chose. La religion est entièrement différente de la croyance ou de la non-croyance, et c'est pourquoi je désire approfondir toute la question de savoir ce qu'est un esprit religieux. Rendons-nous compte d'abord clairement que la religion n'est pas la foi à laquelle vous adhérez : ce serait par trop infantile. Et, quand il y a immaturité, la douleur est inévitable.

Une grande maturité est nécessaire pour découvrir ce qu'est un esprit vraiment religieux. Évidemment, ce n'est pas l'esprit qui croit, qui suit une autorité de n'importe quelle sorte, que cette autorité soit le plus grand instructeur ou le chef d'une secte

quelconque. Il est évident qu'un esprit religieux est affranchi de tout désir de suivre et, par conséquent, de toute autorité.

Puis-je m'interrompre ici, un instant, pour faire une petite digression ? Quelques-uns d'entre vous sont venus assez régulièrement entendre ces neuf causeries durant ces trois dernières semaines. Si vous repartez avec un grand nombre de conclusions, avec un nouveau système d'idées et de phrases, vous vous en irez les mains vides ou avec des mains pleines de cendres. Les conclusions et les idées, de n'importe quelle espèce, ne dissolvent pas la douleur. Aussi, j'espère profondément que vous ne vous accrocherez pas aux mots, mais que, plutôt, nous voyagerons ensemble, vous et moi, et que nous pourrons ainsi aller au delà des mots et découvrir par nous-mêmes, au moyen de la connaissance de soi, ce qui est réel et, à partir de là, entreprendre l'étape suivante. La découverte de ce qui est en nous-mêmes, réellement et en fait, produira une réponse et une action totalement différentes de celles que produirait la simple audition de mots. Aussi, j'espère que vous n'emporterez pas avec vous les cendres des mots, de la mémoire.

Comme je le disais, un esprit religieux est libre de toute autorité. Et il est extrêmement difficile d'être libre de l'autorité, pas seulement de l'autorité imposée par un autre, mais aussi de celle de l'expérience qu'on a amassée, qui appartient au passé, à la tradition. L'esprit vraiment religieux ne croit pas, il n'a pas de dogmes. Il se meut d'un fait à un autre fait, c'est donc un esprit scientifique. Mais l'esprit scientifique n'est pas l'esprit religieux. Celui-ci inclut l'esprit scientifique, tandis que l'esprit exercé dans le savoir de la science n'est pas un esprit religieux.

Un esprit religieux s'intéresse à la totalité, au fonctionnement total de l'existence humaine, et non à une fonction particulière. Par contre, le cerveau s'intéresse à une fonction particulière : il spécialise, et fonctionne dans la spécialisation en tant que savant, médecin, ingénieur, musicien, artiste, écrivain. Ce sont ces techniques spécialisées, étriquées, qui créent la division, non seulement au-dehors, mais aussi au-dedans de nous-mêmes. Le savant passe probablement pour l'homme le plus important dont la société ait besoin au moment présent, et il en est de même du médecin. Ainsi la fonction prend la plus haute importance. Et la position sociale, c'est-à-dire le prestige, en découle. Donc, lorsque la spécialisation existe, il doit y avoir contradiction et un rétrécissement de la vision, et c'est cela la fonction du cerveau.

Il est bien certain que chacun de nous fonctionne dans une ornière étroite de réponses auto-protectrices. C'est là, dans le cerveau, avec ses défenses, ses agressions, ses ambitions, ses frustrations et ses douleurs, que le « moi », le « je », est créé.

Il y a donc une différence entre le cerveau et le psychisme. Le cerveau est séparateur, fonctionnel, il ne peut voir le tout. Il fonctionne à l'intérieur d'un cadre. Tandis que le psychisme se compose de tout ce qui constitue l'état de conscience et il peut percevoir le tout. Le cerveau est contenu dans cette faculté : il ne la contient pas. Et, à quelque degré que la pensée puisse se purifier, se raffiner, se contrôler, il ne lui est pas possible de concevoir ou de formuler ou de comprendre ce qui est total. C'est le psychisme et non le cerveau, qui est apte à voir le tout.

Mais nous avons développé le cerveau à un degré étonnant ! Toute notre éducation consiste à cultiver le cerveau parce que, cultiver une technique, l'acquisition du savoir, est une source de profit. Mais la capacité de voir le tout, la totalité de l'existence, une telle perception, ne nous est d'aucun profit, c'est pourquoi nous la dédaignons. Pour nous, la fonction est beaucoup plus importante que la compréhension. Et il n'y a compréhension que lorsqu'il y a perception de ce qui est total. A quelque degré que le cerveau puisse élaborer la raison, les effets et les causes des choses particulières, la douleur ne peut pas être dissoute par la pensée. Mais lorsque la conscience

perçoit la cause, l'effet et l'ensemble du processus total, et qu'elle passe au delà, alors il y a cessation de la douleur.

Pour la plupart d'entre nous, la fonction est devenue très importante car la condition sociale, la position, la classe en dépendent. Et quand la position résulte de la fonction, il y a contradiction et conflit. Combien nous respectons le savant et regardons de haut la cuisinière ! Combien nous considérons le premier ministre, le général et dédaignons le soldat ! Ainsi, la contradiction surgit quand la position est alliée à la fonction ; il y a distinction de classes et lutte de classes. Une société peut essayer d'éliminer les classes, mais aussi longtemps que la position ira de pair avec la fonction, il y aura nécessairement des classes. Et c'est ce que nous désirons tous. Nous avons tous soif d'une position sociale, c'est-à-dire de puissance.

Vous savez, le pouvoir est une chose des plus extraordinaires. Chacun le poursuit : l'ermite, le général, le savant, la maîtresse de maison, le mari. Nous désirons tous le pouvoir : le pouvoir que donne l'argent, le pouvoir de dominer, le pouvoir de la connaissance, le pouvoir qui s'attache à la capacité. Il nous donne une position, un prestige, et c'est ce dont nous avons besoin. Et le pouvoir est mauvais, que ce soit celui du dictateur, celui de la femme sur le mari ou du mari sur la femme. Il est mauvais parce qu'il force les autres à se conformer, à s'adapter ; et dans ce processus, il n'y a pas de liberté. Nous désirons le pouvoir, très, très subtilement ou très crûment ; et c'est pourquoi nous recherchons le savoir. Le savoir est si important pour la plupart d'entre nous ! Nous considérons respectueusement les savants, avec leurs artifices intellectuels, parce que, avec la science, vient le pouvoir.

Veuillez écouter, non seulement moi-même, mais vos propres esprits, vos propres cerveaux et vos propres cœurs. Observez en eux ce désir du pouvoir, et vous verrez combien il est ardent chez la plupart d'entre nous. Et, lorsqu'on recherche le pouvoir, on ne peut pas apprendre. Seul, un esprit jeune, frais, innocent, peut apprendre et y trouver ses délices, mais non pas un esprit, un cerveau, alourdi de savoir, d'expérience. Ainsi, un esprit religieux est toujours en train d'apprendre, et il n'y a pas de terme à cette possibilité. Apprendre, ce n'est pas accumuler des connaissances. En vous cramponnant au savoir et en ajoutant au savoir, vous cessez d'apprendre. Je vous en prie, suivez cela jusqu'au bout. Ainsi, quand vous observez toutes ces choses, vous prenez conscience d'un extraordinaire sentiment d'isolement, de solitude, vous vous sentez retranché du monde. La plupart d'entre nous ont fait, à un moment ou à un autre, l'expérience de ce sentiment d'être complètement seul, emmuré, sans aucun rapport avec quoi que ce soit ou qui que ce soit. Quand on prend conscience de cela, la peur surgit, et, quand la peur surgit, il y a immédiatement une impulsion à la fuir, le besoin de s'en évader. Veuillez suivre tout cela intérieurement, car je ne vous fais pas une conférence : nous faisons réellement le voyage ensemble. Et, si vous pouvez faire le voyage, vous sortirez d'ici avec un esprit tout à fait différent, avec une qualité du cerveau totalement différente.

Il vous faut passer par ce sentiment de solitude, et vous ne le pouvez pas si vous avez peur. C'est en réalité l'esprit qui crée cette solitude par ses réponses auto-protectrices et ses activités égocentriques. Si vous observez votre propre cerveau et votre propre vie, vous verrez comment vous vous isolez vous-même dans tout ce que vous faites et pensez. Tout le remue-ménage que vous faites au sujet de « mon nom », « ma famille », « ma position », « mes qualités », « mes capacités », « mes biens », « mon travail » — c'est tout cela qui vous isole.

Ainsi, la solitude est là et vous ne pouvez pas l'éviter. Vous avez à passer au travers aussi réellement que vous auriez à franchir une porte. Et, pour passer au travers, vous devez vivre avec elle. Et vivre avec la solitude, passer à travers la solitude, c'est déboucher sur quelque chose de beaucoup plus grand, sur un état beaucoup plus profond,

qui est l' « esseulement », l'individuation ; c'est être complètement seul, dépouillé de tout savoir. Par là, j e n'entends pas être démuni du savoir superficiel, mécanique, qui est nécessaire à l'existence quotidienne — le cerveau n'a pas besoin d'être lavé de ce savoir-là — mais démuni du savoir que nous avons acquis et emmagasiné en vue de notre expansion et de notre sécurité psychologiques. Cet état de conscience est un état qu'aucune influence, d'aucune sorte, ne peut affecter. Ce n'est plus un état d'isolement, parce que l'isolement est compris, ainsi que tout le processus mécanique de la pensée, de l'expérience, et ce qu'il comporte de provocations et de réponses.

Je ne sais pas si vous avez jamais pensé à ce problème de la provocation et de la réaction. Le cerveau ne cesse de répondre à toutes les formes de provocation, conscientes ou inconscientes. Chaque influence s'imprime sur le cerveau et le cerveau répond. Vous pouvez assez facilement comprendre les provocations extérieures, elles ont très peu d'importance. Et, si vous allez assez profondément, vous pouvez percer à jour les provocations et les réponses intérieures. Je vous en prie, suivez ceci, car, lorsque vous allez plus profondément encore, il n'y a plus ni provocation, ni réponse, ce qui ne veut pas dire que l'esprit sommeille. Au contraire, il est complètement éveillé, tellement éveillé qu'il n'a plus besoin d'aucune provocation et qu'aucune réponse n'est plus nécessaire. Cet état, où l'esprit est sans provocation ou réponse parce qu'il a compris le processus total, cet état est l'« esseulement ».

L'esprit religieux comprend tout cela, le traverse, non pas avec le temps, mais par une perception immédiate. Le temps apporte-t-il la compréhension ? Aurez-vous-compris demain ? Ou n'y a-t-il compréhension que dans le présent actif, maintenant ? La compréhension, c'est voir quelque chose totalement, immédiatement. Mais toute forme d'évaluation interdit cette compréhension. Toute verbalisation, condamnation, justification, etc., s'oppose à la perception. Vous dites « Comprendre, cela prend du temps. J'ai besoin, à cet effet, de nombreux jours ». Et, pendant que vous vous accordez ces jours nombreux, le problème s'enracine plus profondément dans l'esprit et il vous devient beaucoup plus difficile de vous en débarrasser ; quel qu'il soit. La compréhension se produit dans le présent immédiat et n'est pas fonction du temps. Quand je vois quelque chose très clairement, immédiatement, il y a compréhension. C'est le caractère immédiat, le rapport direct, qui importe, et non l'ajournement. Si je vois clairement le fait que je suis en colère, jaloux, ambitieux, etc., sans aucune opinion, évaluation ou jugement, alors le fait lui-même commence à opérer immédiatement.

Ainsi, vous verrez que la qualité d'« esseulement » caractérise l'état d'un esprit complètement éveillé. Elle ne consiste pas à penser en termes de temps. Et, si vous en faites l'expérience, c'est réellement tout à fait extraordinaire. En conséquence, l'esprit religieux ne pense pas qu'il faut une évolution pour atteindre la réalité, parce que la réalité est au delà du temps. Il est réellement important de le comprendre, si vous êtes allés aussi loin dans la découverte.

Voyez-vous, le temps chronologique et le temps psychologique sont deux choses différentes. Nous parlons présentement du temps psychologique, de ce besoin intérieur d'un surcroît de jours, d'un supplément de temps, afin que nous puissions nous accomplir, réussir ; ce qui suppose l'idéal, le héros, l'intervalle entre ce que vous êtes et ce que vous devriez être. Vous dites que, pour franchir cet intervalle, pour le combler, vous avez besoin de temps, mais ce temps est une forme de paresse, parce que vous pouvez voir immédiatement la vérité de ce que je dis, si vous lui donnez votre attention totale.

Donc, l'esprit religieux ne s'intéresse pas au progrès, au temps. Il est dans un état de constante activité, mais qui ne s'exprime pas en termes de devenir ou d'être. Vous pouvez le vérifier maintenant, bien que, probablement, vous ne le ferez jamais, parce

que vous verrez, aussitôt que vous commencerez à en faire l'expérience, que l'esprit religieux est destructeur, du fait que, sans destruction, il n'y a pas création. La destruction n'est pas une affaire de temps. Elle a lieu quand la totalité de l'esprit a donné son attention à ce qui est. Le fait de voir le faux en tant que faux, complètement, est la destruction du faux. Cette qualité de destruction n'est pas celle du communiste, du capitaliste, et de tous ces gens stupides et sans maturité. L'esprit religieux est l'esprit destructeur et, du fait qu'il est destructeur, l'esprit religieux est création. Ce qui est création est destruction.

Et il n'est pas de création sans amour. Vous savez, l'amour est pour nous une chose étrange. Nous l'avons divisé en passion, en convoitise, en amour profane et en amour sacré, en amour charnel et en amour divin, en amour familial et en amour du pays, et ainsi de suite, le divisant encore et encore. Et, dans la division, il y a contradiction, conflit et douleur.

Pour la plupart d'entre nous, l'amour est passion, convoitise, et, dans le processus même d'identification à autrui, la contradiction, le conflit et le commencement de la douleur sont inclus. Et, pour nous, l'amour s'en va. Sa fumée, c'est-à-dire la jalousie, la haine, l'envie, l'avidité qu'il comporte, détruit la flamme. Mais, où l'amour existe, il y a beauté et passion. Vous devez avoir de la passion, mais ne traduisez pas immédiatement ce mot en termes de passion sexuelle. Il y a aussi la passion propre à l'intensité, cette énergie qui voit immédiatement les choses de façon claire et ardente. Sans passion, il n'y a pas d'austérité. L'austérité n'est pas le simple renoncement, ne consiste pas à n'avoir que peu de choses, à se contrôler, tout cela est bien trop petit, bien trop mesquin. L'austérité vient par l'abandon de soi et, avec cet abandon de soi, apparaît la passion et, par conséquent, la beauté. Pas la beauté que l'homme peut produire, que l'artiste crée. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas de beauté dans de telles créations, mais je parle ici d'une beauté qui est au delà de la pensée et du sentiment, et qui ne peut survenir qu'avec une haute sensibilité du cerveau aussi bien que du corps et de l'esprit. Et une sensibilité de cette nature et de cette qualité ne peut pas exister sans un complet abandon de soi, et si le cerveau ne s'abandonne pas complètement à la totalité que voit la conscience. C'est dans cet abandon que la passion apparaît.

L'esprit religieux est donc l'esprit destructeur. Et c'est aussi l'esprit religieux qui est l'esprit créateur parce qu'il s'intéresse à la totalité de l'existence. Ce n'est pas la créativité de l'artiste, car celui-ci ne s'intéresse qu'à une certaine division de la vie et s'efforce d'exprimer ce qu'il ressent dans ce domaine, de même que l'homme qui appartient au monde essaie de s'exprimer dans les affaires, encore que l'artiste pense être supérieur à n'importe quelle autre personne. Ainsi la création se manifeste seulement quand il y a compréhension totale de la totalité de la vie, et non pas seulement d'une partie de la vie.

Maintenant, si le cerveau est allé aussi loin que cela, s'il a compris tout le processus de l'existence, et s'il a écarté tous les dieux que l'homme a manufacturés, ses sauveurs, ses symboles, son enfer et son ciel, alors, quand il est parvenu à l' « esseulement » complet, un voyage tout à fait différent reste à entreprendre. Mais on doit d'abord en venir là avant qu'on puisse nier ou affirmer que Dieu existe ou n'existe pas. A partir de ce point on peut véritablement faire des découvertes parce que le cerveau, l'esprit, a totalement détruit tout ce qu'il a connu. C'est seulement alors qu'on peut entrer dans l'inconnu. Alors l'inconnaissable est. Ce n'est pas le Dieu des églises, des temples, des mosquées ; ce n'est pas le Dieu de vos peurs et de vos croyances. Il existe une réalité qu'on ne peut trouver que dans la compréhension totale du processus entier de l'existence, et non d'une partie de ce processus.

Alors, ainsi que vous le découvrirez, l'esprit devient extraordinairement silencieux et immobile, et le cerveau aussi. Je me demande si vous avez jamais observé votre propre cerveau en fonctionnement, si le cerveau a jamais pris conscience de lui-même en action ? Si vous avez été conscient de la sorte, sans choix, négativement, vous avez pu voir que le cerveau bavarde interminablement, qu'il se parle à lui-même ou parle de quelque chose, accumulant le savoir et le mettant en réserve. Il est sans cesse en action : consciemment, aux niveaux supérieurs ; et aussi, en profondeur, dans les rêves, les insinuations, les suggestions d'idées, etc. Il est constamment mouvant, changeant, agissant, jamais immobile. Et il est nécessaire que l'esprit, le cerveau soient complètement, suprêmement silencieux, immobiles, sans contradiction ni conflit. Autrement, il y aura inévitablement projection d'illusions. Mais, quand l'esprit et le cerveau sont complètement silencieux, sans aucun mouvement, toutes formes de vision, d'influence et d'illusion ayant été absolument éliminées, alors, dans cette immobilité, la totalité de l'esprit ira plus avant dans le voyage, pour recevoir ce qui n'est pas mesurable moyen du temps, ce qui n'a pas de nom : l'éternel, l'immortel.

UN AUDITEUR : Est-ce que tout le problème n'est pas d'éliminer quelque chose qui n'est pas, afin de recevoir ce qui est ?

KRISHNAMURTI : Si vous me permettez de le dire, chercher une confirmation de quelque chose est plutôt absurde. Ce dont nous avons parlé ne nécessite aucune confirmation. Ou c'est ainsi, ou ce n'est pas ainsi, et dans les deux cas on n'y peut rien. Mais, vous ne pouvez pas chercher une confirmation auprès d'un autre, vous avez à découvrir par vous-même ce qu'il en est.

UN AUDITEUR : Est-ce que l'état de l'esprit dans lequel il n'y a ni provocation ni réponse est le même que dans la méditation ?

KRISHNAMURTI : J'ai dit très soigneusement qu'il n'y a pas méditation s'il n'y a pas connaissance de soi. L'établissement de la fondation juste, qui est la méditation, consiste à être réellement libre de l'ambition, de l'envie, de l'avidité, et de l'adoration du succès. Et si, après avoir établi la fondation juste, on va plus loin, plus profondément, il n'y a ni provocation ni réponse. Mais c'est un long voyage, non dans le temps, non en termes de jours et d'années, mais dans une impitoyable observation de soi.

UN AUDITEUR : N'existe-t-il pas une peur qui ne soit pas le résultat de la pensée ?

KRISHNAMURTI : Nous avons dit qu'il y a une peur instinctive, physique. Quand vous rencontrez un serpent, ou quand un autobus passe près de vous dans un grondement, vous vous reculez ; ce qui est une auto-protection naturelle, saine et sensée. Mais toute forme d'auto-protection psychologique conduit à la maladie mentale.

UN AUDITEUR : Dans la mort, n'y a-t-il pas un nouvel être ?

KRISHNAMURTI : Dans la mort, comme nous l'avons vu, il n'y a pas de devenir, et il n'y a pas d'être. C'est un tout autre état.

UN AUDITEUR : Pourquoi ne sommes-nous pas toujours dans ce merveilleux état ?

KRISHNAMURTI : Le fait actuel, c'est que nous ne sommes pas dans cet état. Tout ce que nous sommes est le résultat de notre conditionnement. Aller jusqu'au bout de la compréhension de ce que vous êtes, c'est établir la fondation indispensable à toute découverte ultérieure.

Voyez-vous, je crains que ce qui est arrivé, c'est que vous n'ayez pas du tout écouté ce dont nous avons parlé. C'est la dernière causerie, et ce serait grand dommage si vous choisissiez les parties qui vous conviennent et essayiez d'emporter ces cendres chez vous. Ce qui a été dit, de la première causerie à la dernière, forme un tout. Il ne

peut y avoir ni choix ni préférence en cela. Vous devez prendre la totalité ou rien du tout. Mais, si vous avez établi la fondation indispensable, vous pourrez aller très loin, non comme je l'ai dit, en termes de temps, mais loin dans le sens de la prise de conscience d'une immensité qui ne peut jamais être mise en mots, ni exprimée par la peinture ou dans le marbre. Sans cette découverte, notre vie est vide, superficielle, sans signification.

Paris, le 24 septembre 1961